



- ◆ Trabajo realizado por el equipo de la Biblioteca Digital de la Fundación Universitaria San Pablo-CEU

LES MYSTÈRES DE L'INQUISITION

EL BARRIO DE TRIANA

Vers le milieu du seizième siècle, pendant le règne de Charles-Quint, la population de Séville, cette joyeuse et folle capitale de l'Andalousie, était peu à peu devenue sombre, silencieuse et attristée. C'était en vain que la cité mauresque étalait, aux rayons d'un soleil splendide, ses vastes terrasses couvertes d'arbustes et de fleurs; ses balcons élégants où couraient, comme des réseaux de dentelle, des lianes vertes et fleuries, des grenadilles rouges et des jasmins de Virginie aux larges corolles d'or.

On n'entendait plus, le soir, sous les balcons, la voix des cavaliers amoureux mariée aux accords stridents de la mandoline; et si, durant les heures délicieuses de la nuit, de timides jeunes filles osaient encore se montrer sur leurs terrasses, et aspirer l'air frais et parfumé qui s'élevait des rives du Guadalquivir, elles passaient silencieuses et graves comme des ombres, et de leurs lèvres muettes ne sortaient plus que des soupirs étouffés, au lieu de ces rires frais et joyeux, de cette mélodie harmonieuse de langage qui, dans la bouche des femmes, fait ressembler la langue espagnole à une musique sonore.

Partout la terreur avait, depuis longtemps, levé son étendard sinistre; plus de causeries de famille, plus de réunions patriarcales; la défiance et la crainte paralysaient les plus doux sentiments de l'âme. Le père redoutait son fils, le frère son frère, l'ami son ami; car, à cette époque, on tremblait toujours de trouver dans l'être qu'on chérissait le plus un espion ou un délateur. Nul n'était assuré de sa fortune ni de sa vie; on vivait au jour le jour, n'osant s'attacher à rien, refoulant au fond de son cœur tout élan de générosité ou de tendresse; ne trouvant plus même de consolation ni d'espoir en Dieu, ce grand consolateur de toutes les misères; car on n'osait plus l'invoquer dans la liberté de conscience, incertain qu'on était si l'expression de sa prière ou la manifestation de sa foi serait bien l'expression légale, approuvée par le tribunal suprême, l'inquisition. Usurpateur sacré qui voulait qu'on adorât Dieu à sa manière, ou plutôt, se transformant lui-même en Dieu, s'arrogeait des droits infinis et une *fatalique* puissance sur les corps comme sur les âmes; tyran impitoyable qui cherchait, par tous les moyens possibles, à atteindre son but unique, la domination. L'inquisition était alors à l'horrible apogée de sa puissance: elle avait pour chef le cardinal Alphonse Manrique, archevêque de Séville. Ce court aperçu était nécessaire pour l'intelligence des chapitres qui vont suivre.

Maintenant reportons-nous au 15 février de l'an 1534.

Il pouvait être sept heures du soir; les rues de Séville, autrefois bruyantes et animées, étaient obscures et silencieuses, quoiqu'on fût à l'époque du carnaval. Seulement, par intervalle, des moines à l'aspect sordide croisaient dans les rues quelques gitanos errants; des familiers du saint office, espions vigi-

lants, se saluaient en passant par un signe sacramentel¹, et les habitants *del barrio de Triana*² se pressaient aux avenues du pont de bateaux jeté sur le Guadalquivir, qui réunit la ville à cet immense faubourg, égout immonde où pulule, encore de nos jours, le rebut de la population sévillanne.

Parmi les personnes qui, à cette heure, traversaient le pont de Triana, on remarquait un homme de haute taille, vêtu d'un froc de moine prédicateur. Son front large et grave était plutôt calme qu'austère, son grand œil noir plein de douceur, bien que l'enthousiasme et la pensée y fissent briller des flammes, et sur ses lèvres muettes étaient empreint le sceau de l'éloquence et de la poésie. Il y avait sur cette physionomie rayonnante l'énergie de saint Paul et la douceur du disciple bien-aimé.



Cet homme marchait lentement, comme préoccupé de hautes pensées; et, dans la profonde insouciance des choses terrestres où il semblait plonger, il n'apercevait pas les passants qui se heurtaient à côté de lui, ni ceux qui, venant de la même direction où il allait, pouvaient le heurter lui-même dans la demi-obscurité de la nuit.

¹ *Signe sacramentel*. Ainsi que les maçons et autres sociétés secrètes, les familiers de l'inquisition avaient des signes, des attouchements et des paroles connus d'eux seuls, au moyen desquels ils se reconnaissaient les uns les autres.

² *El barrio de Triana*. Le quartier de Triana : ce quartier, séparé de la cité de Séville par le Guadalquivir, a toujours été et est encore aujourd'hui le faubourg où les gens de mauvaises mœurs, contrebandiers, forçats libérés et autres repris de justice, établissent leur domicile.

Lorsqu'il fut arrivé de l'autre côté du pont, il s'arrêta un instant, incertain si, des deux rues qui formaient devant lui une bifurcation, il prendrait à droite ou à gauche. Mais, comme à cette indécision peu formulée se mêlaient des préoccupations d'un autre genre, le moine, livré sans doute à l'entraînement d'une idée, resta pensif et sans mouvement à la même place. Il ressemblait ainsi bien plutôt à un homme qui attend à un rendez-vous qu'à un philosophe qui réfléchit; et, à cette époque surtout, peu de gens eussent compris, à voir ce moine ainsi immobile, qu'il ne faisait qu'obéir à une halte de sa pensée.

En cet instant, un homme proprement vêtu déboucha par la rue de droite, qui se nommait alors *la calle de los Gitanos*, la rue des Bohémiens, s'arrêta quelques instants à l'angle de cette rue, regardant de tous côtés, comme s'il



La rencontre.

eût cherché quelqu'un; puis, ayant aperçu le religieux, il se dirigea lentement vers lui.

Arrivé à quelques pas du frère précheur, il s'arrêta de nouveau; le moine ne le voyait pas encore.

Le laïque se rapprocha d'un pas, et prononça à voix basse ce seul mot : « Hito ! »

¹ *Hito*. Ce mot, diminutif de *chito* ! silence ! et de *san-benito*, scapulaire de drap jaune dont l'inquisition revêtait les personnes condamnées à figurer dans un *auto-da-fé*, est une des paroles sacramentelles dont parle la note 1^{re}, page 4. Ce scapulaire s'appelait aussi *samarra*. Toute personne qui avait porté le *san-benito* demeurait éternellement déshonorée et privée de tout droit civil et politique. Cette flétrissure s'étendait à tous ses descendants !

Au son de cette voix, le franciscain releva brusquement la tête, envisagea un instant l'homme qui lui avait parlé, et répondit gravement par un autre mot :

« Coraza ¹. »

— Dieu ² m'envoie, ajouta l'inconnu.

— Dieu a tout pouvoir sur les hommes, répondit le moine.

— Votre Révérence peut me suivre, poursuivit le laïque.

Le religieux obéit et se mit à marcher à côté de son guide d'un air aussi calme, aussi naturel, que si cet incident n'eût pas été imprévu ; se laissant guider comme un enfant docile, et observant scrupuleusement l'impérieux *chiton* ³ commandé par la terreur qu'inspirait l'inquisition, et qui est resté comme un sinistre proverbe parmi les Espagnols.

L'inconnu et le moine suivirent ensemble la *calle de los Gitanos* ; une rue longue, noire, tortueuse, où l'on n'apercevait d'autre clarté que celle des nombreuses tavernes échelonnées le long de cette rue hideuse, d'où sortait un bruit aigre et confus, mélange de voix discordantes et avinées.

Le bas peuple de Séville, le peuple ignoble, filous et autres, prenait en ce moment ses ébats, et s'enivrait de *manzanilla* et de *pajarète*, qu'il buvait à longs traits dans les *chiquitas*, verres longs et étroits de forme carrée, encore en usage dans les cabarets andalous.

Arrivé vers le fond de la rue, le laïque s'arrêta devant une taverne mieux éclairée que les autres, et, désignant la porte à son compagnon, il lui fit signe d'entrer.

Le religieux franchit, sans hésiter, le seuil de cet horrible lieu ; car ce n'était pas alors chose rare que de voir des moines dans une taverne. On sait, au reste, que de tout temps, en Espagne, ils se sont mêlés à toutes les choses ordres et réprouvées. De là sans doute le mépris et la haine qui les ont poursuivis et chassés.

Le frère prêcheur entra donc dans la taverne.

C'était une salle basse, longue et obscure, aux murs noirs et enfumés, couverts çà et là de larges crevasses dont la couleur, plus claire, tranchant avec les tons obscurs de la muraille, formait sur ce fond noir une mosaïque de hiéroglyphes.

Des bancs grossiers et boiteux s'étendaient tout autour de cette salle, devant de longues tables noires et crasseuses, mais auxquelles le frottement continuel des coudes avait donné une sorte de vernis.

Sur les murs, à moitié de la hauteur du plafond, on avait collé une multitude d'images grossières représentant les nombreuses madones qu'adore l'Espagne, ou des scènes horribles d'auto-da-fé. Au-dessous de chacune de ces images brûlaient deux petites bougies grosses comme un tuyau de plume, ou

¹ *Coraza*. La coraza était un bonnet haut et pointu, comme le henin que portaient les femmes au moyen-âge. Sur ce bonnet, dont on affublait les condamnés au bûcher, étaient peints des diables, des flammes et mille autres monstruosité bizarres. Le mot *coraza* fait également partie du vocabulaire sacramental des familiers.

² *Dieu* ; dans l'argot mystique des familiers, ce nom signifiait l'inquisiteur général du royaume, celui de la province, ou l'inquisition prise dans un sens collectif.

³ *Chiton* ! silence !!! La terreur que l'inquisition inspirait aux Espagnols était telle, que, de peur d'être dénoncés par celui-même à qui ils en parlaient, les Espagnols l'avaient fait passer en proverbe. On dit encore en Espagne : « *En cosas de inquisition, chiton !* » sur les affaires de l'inquisition, silence !!! » pour exprimer le danger qu'il y aurait à parler de choses qui doivent être tenues secrètes.

un lampion à l'huile fumeux et puant. Ces lumières, qui brûlaient constamment, étaient pendant la nuit l'unique éclairage de la taverne.

Aux poutres du plafond étaient vissés de nombreux crocs de fer à plusieurs branches, appelés *garabatos*, d'où pendaient pêle-mêle des jambons, du lard fumé, de la viande fraîche, des chapeaux d'hommes et même des manteaux. ces crocs servaient de patères aux habitués de la taverne.

A voir tous ces gens hideux d'aspect, moines, diseuses de bonne aventure, gitanos et familiers de l'inquisition, car il y avait de tout cela dans cette taverne ; à les voir, dis-je, assis autour des longues tables, à la clarté vacillante des bougies, au-dessous de leur étrange vestiaire, on eût dit une assemblée de démons assis sous des gibets au milieu d'une catacombe.

Le sol terreux, grisâtre et humide, ne résonnait pas sous les sandales des moines ou les pieds nus des gitanos ; le bruit des voix rauques ressemblait à une lugubre psalmodie. Ce lieu immonde inspirait autant de terreur que de dégoût. Telles étaient alors les tavernes del barrio, ou faubourg de Triana ⁴.

Le frère prêcheur alla s'asseoir à l'extrémité de la salle, à un bout de table où il n'y avait personne ; puis il invita son compagnon à se placer à côté de lui.

— Tout à l'heure, dit l'inconnu. Il faut auparavant que je parle à la Chapa ⁵. Et il désigna une jeune fille qui se tenait debout à quelques pas d'eux sur la porte d'un étroit réduit qui lui servait de cuisine.

La Chapa, sœur du tavernier, était une jeune et brune Andalouse mi-partie de gitana, aux jambes fines et arrondies, à peine couvertes jusqu'au-dessous du mollet par une courte saya rouge. De longs cheveux noirs un peu ondulés tombaient, divisés en deux nattes, de chaque côté de sa tête jusqu'au-dessous de sa taille élancée, et une large mona de ruban orange était attachée au-dessus de la nuque par de longues épingles à tête d'acier dont les mille facettes brillaient comme des étoiles.

L'inconnu l'aborda familièrement, et lui dit d'un ton bref et à demi-voix :

— Frazco ⁶ est-il venu, Chapa ?

— Pas encore, répondit l'Andalouse, mais il ne peut tarder ; j'ai envoyé mon frère Coco ⁴ l'avertir que la senora Dolores sortira de chez elle à minuit ; Frazco doit venir vous joindre ici, ainsi que ce saint homme que Dieu ⁵ honore de sa confiance.

En même temps, la Chapa jeta un regard curieux sur la belle et imposante figure du religieux.

— C'est lui, dit l'inconnu, c'est le confident intime du très illustre et révé-

⁴ Les tavernes telles que les décrit l'auteur sont rares aujourd'hui, même au barrio de Triana. Je n'en ai vu que trois ou quatre en 1822. En Espagne, comme partout ailleurs, les tavernes qui faisaient les délices de nos pères ont été transformées en magnifiques cafés, où l'on s'enivre, il est vrai, mais à plus de frais, mais entouré de glaces et de dorures, en buvant, dans des verres de cristal, des liqueurs et des vins inférieurs peut-être en qualité, mais beaucoup plus chers et portant des noms étrangers. Les taverniers, anciennement gens de la lie du peuple, souvent repris de justice, sont aujourd'hui métamorphosés en citoyens honorables ; et, moyennant une patente, ils peuvent être à la fois marchands, usuriers, voleurs, sacristains, béats, électeurs, souvent éligibles et quelquefois même élus.

⁵ *Chapa*. Ce mot signifie plaque de métal brillant et sonore, donné à une jeune femme, il signifie gracieuse, remplie de ce je ne sais quoi qui charme. Les gens du peuple seuls l'emploient dans ce sens.

⁶ *Frazco*, *Frazquito*, François

⁴ *Coco*, Joachim.

⁵ Voyez, page 6, note 2,

rend père Pédro Arbues : je l'ai rencontré à l'entrée du pont de Triana, ainsi que me l'avait annoncé Son Éminence, et nous n'attendons plus que Frazco pour l'exécution de notre projet, si toutefois la senora Dolores tient sa parole.

— Elle sortira, senor, répondit la Chapa ; je lui ai porté moi-même une lettre de son fiancé, que Son Éminence a fait écrire par Pierre de Saavedra¹ en manière de passe-temps.

— Et la jeune fille a consenti ainsi tout de suite à un rendez-vous ? demanda l'inconnu que, pour plus de facilité dans notre récit, nous appellerons Enriquez.

— Elle refusa d'abord, dit la Chapa, mais la lettre était si pressante ! Il s'agissait de la vie de son fiancé, et la jeune fille a promis tout ce que j'ai voulu.



Saint des familiers du saint office.

¹ Saavedra (Juan Perez de), surnommé *le faux nonce*, fut un intrigant très-célèbre par son adresse à contrefaire toutes sortes d'écritures. Ce fut lui qui, aidé d'un jésuite, établit en Portugal l'inquisition et la compagnie de Jésus, à l'aide de fausses bulles du pape et de fausses lettres de Charles-Quint et du prince Philippe, depuis Philippe II. Saavedra ne se contenta pas de servir les intérêts des jésuites et ceux de l'inquisition, son habileté à contrefaire des bons royaux et des titres de créance contre l'État et contre les particuliers lui procura des sommes considérables. L'inquisiteur Tabera fit enfin arrêter ce misérable au moment où il sortait d'une église, à Malaga, et l'inquisition, qui faisait brûler des milliers d'honnêtes gens pour une parole, se contenta de condamner ce scélérat à dix ans de galères. Il est vrai que le saint office profita des travaux du *faux nonce* ; le tribunal inquisitorial établi par lui, et, qui plus est, tous les emplois et dignités que Saavedra avait conférés furent confirmés par l'inquisiteur général.

Dix-neuf ans plus tard (en 1562), Philippe II appela le *faux nonce* à la cour, et l'y employa. Ce monstre qui, de sa propre main, s'était fait évêque, nonce et *légal à latere*, mourut à Madrid,

Elle doit se rendre ce soir au lieu indiqué. Vous pensez bien, ajouta la sœur de Coco, que je n'ai pas été étrangère à sa détermination, et que j'y ai aidé de tout mon pouvoir.

— Dieu soit loué ! s'écria Enriquez avec une feinte componction ; tu es une vraie sorcière, Chapa ! et, sur mon âme ! Son Eminence ne pouvait pas mieux choisir que toi pour en faire l'instrument de sa très sainte et très immuable volonté. Tu comprends bien, Chapa, que notre saint inquisiteur n'a d'autre but que d'arracher au démon l'âme de cette jeune fille, en empêchant son mariage avec don Estevan de Vargas, qui est dit-on, fils de marrano¹ et petit-fils de Mauresque.

— Oh ! c'est vrai, cela, dit la Chapa en faisant un grand signe de croix



Le moine les bénit.

Mon seigneur est un saint, il n'agit jamais que dans l'intérêt du ciel. Mais ne me dites pas que je suis une sorcière, ajouta-t-elle effrayée ; un tel mot ne

en 1575, riche de plus de 400,000 ducats (1,100,000 francs), et très-honoré. Ainsi furent établies en Portugal la compagnie de Jésus et l'inquisition, deux institutions dignes l'une de l'autre et néanmoins ennemies, sans doute parce que toutes les deux tendaient au même but, la domination. (*Histoire de l'inquisition*, par Llorente).

¹ *Marrano*, pourceau ; c'est ainsi qu'on appelait en Espagne les Maures et les Juifs convertis à la religion catholique.

doit pas sortir de la bouche d'un familier du saint-office ; car, pour prix de mon zèle à servir la très sainte inquisition, ce mot-là pourrait bien m'envoyer figurer au premier grand auto-da-fé qui aura lieu pour célébrer les victoires du roi don Carlos, notre bien-aimé seigneur.

— Allons, calme-toi, Chapa ; tu es trop bonne catholique et trop fidèle servante de la sainte inquisition pour la redouter. Nous ne pouvons manquer d'avoir bientôt un grand auto-da-fé ; ce ne sera pas le premier depuis que notre bien-aimé seigneur et roi don Carlos est monté sur le trône, et je te promets la meilleure place au grand balcon de la plaza Mayor, pour voir rôtir tous ces chiens d'hérétiques.

— Bien vrai ! s'écria la jeune Andalouse en frappant joyeusement ses mains l'une dans l'autre ! Oh ! senor Enriquez ! on dit qu'il y aura plus de quinze hérétiques brûlés et un grand nombre à qui Son Eminence fera grâce, pourvu qu'ils fassent abjuration et veuillent mourir en bons chrétiens ; ceux-là seront étranglés avant d'être livrés aux flammes. Oh ! que ce sera beau ! senor Enriquez, vous me ferez voir tout cela, n'est-ce pas ?

— Je te le jure, répondit le familier, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et avec la permission du très saint inquisiteur de Séville. Ce sera magnifique, ajouta Enriquez, charmé de voir la Gitana s'animer ainsi de zèle pour le saint office.

Mais s'il eût regardé attentivement le visage de l'Andalouse, il aurait vu ses lèvres rouges blanchir imperceptiblement ; son œil, vif et brillant, plein d'une terreur vague, et, sous son corset de velours noir, il eût, d'un peu plus près, entendu son cœur battre à coups inégaux et précipités.

La sœur de Coco ne pouvait pas, en remontant à ses aïeux, trouver assez loin d'elle la source d'un pur sang catholique pour être bien tranquille vis-à-vis de l'inquisition dont, par peur, elle s'était faite l'humble servante ; et, peu rassurée par l'air béat et hypocrite du soldat du Christ², elle s'écria d'un air exalté qu'elle s'efforçait de rendre joyeux :

— Oh ! que ce sera beau, que ce sera beau !

En cet instant, elle aperçut les grands yeux noirs du frère prêcheur fixés sur elle. Le moine n'avait pas perdu un mot de sa conversation, pas un seul mouvement de sa physionomie.

— Sers-nous du vin, ma fille, dit le familier.

¹ Il arrivait souvent que des victimes vouées au bûcher se réconciliaient avec l'Église, c'est-à-dire avouaient des crimes et des forfaits qu'elles n'avaient point commis, et se confessaient au pied de l'échafaud. Dans ces cas-là l'inquisition sentait ses entrailles de mère s'émouvoir, et accordait aux condamnés la grâce d'être étranglés avant d'être livrés aux flammes. (*Annales de l'Inquisition.*)

² Soldat du Christ. On appelait ainsi les familiers du saint office depuis que, sous Alexandre VI, Torquemada fit, en 1494, armer les plus jeunes de ceux qui le composaient. « Cette étrange milice » dit Llorente, *Histoire de l'Inquisition*, « était très-nombreuse : Torquemada s'était montré si cruel, il avait si bien encouragé l'espionnage et la délation, qu'un grand nombre de gentilshommes illustres, jugeant qu'il était plus prudent d'appartenir à l'inquisition que d'être tôt ou tard déclarés suspects, s'offrirent volontairement comme familiers du saint office ; l'exemple des gentilshommes, joint aux privilèges que Ferdinand d'Aragon accorda aux familiers, entraîna une foule de gens du peuple. Bientôt il y eut autant de familiers que de personnes soumises aux charges municipales, dont tout individu qui appartenait à l'inquisition était exempt. Les familiers armés constituaient ce qu'on appelait la milice du Christ ; cette milice faisait l'office de garde du corps tant auprès des inquisiteurs généraux que des inquisiteurs provinciaux. »

La milice du Christ fut créée en France par Dominique de Guzman, l'an 1208, pendant le règne de Philippe-Auguste, roi de France, et du pape Innocent III.

Et la pauvre Chapa, toute heureuse d'échapper aux regards perçants du religieux et à cette causerie où elle tremblait à chaque instant de trahir ses terreurs, la Chapa, vive et légère, alla chercher un jarro¹ rempli de vin, qu'elle plaça devant Sa Révérence.

Comme Enriquez avançait un tabouret de bois pour s'asseoir en face du franciscain, un nouveau personnage entra dans la taverne. Le nouveau venu s'approcha du familier, et désignant le moine du regard :

— Est-ce là notre saint commissaire ? demanda-t-il d'un ton mielleux.

— Lui-même, senor Frazco, répondit Enriquez.

Le religieux se leva et croisa ses deux mains sur sa poitrine. Le nouveau venu fit le même geste ; le moine les croisa ensuite en sens inverse, puis il s'inclina vers Frazco comme pour le saluer. Frazco fit, de son côté, le même mouvement, de sorte qu'en s'inclinant leurs fronts se touchèrent légèrement. C'était là le salut distinctif des familiers du saint office.

Mais Frazco ne se contenta pas de ces signes de reconnaissance ; il découvrit sa poitrine, et, sous son justaucorps, montra une plaque d'argent qui avait la figure d'un Christ renversé. Au milieu de la poitrine du Christ brillait un soleil, symbole de la lumière, devise dérisoire de l'inquisition, cette messagère d'erreur et d'anéantissement.

A ce dernier signe, le franciscain ne répondit pas.

Frazco jeta sur Enriquez un sombre regard de défiance.

Enriquez haussa les épaules d'un air insouciant et convaincu

— Il n'est pas des nôtres, murmura sourdement Frazco.

Enriquez fit un geste de doute.

— Il n'est pas des nôtres, te dis-je, répéta Frazco, et nous sommes trahis ; trahis, entends-tu ? poursuivit-il en serrant fortement le poignet d'Enriquez ; et son visage sinistre exprimait une féroce colère.

Tout cela se passait à voix basse, mais pas si bas cependant que les habitués de la taverne ne se fussent aperçus d'un mouvement d'agitation qui annonçait une querelle. Tous les yeux se dirigèrent alors vers le religieux qui, resté calme et impassible, semblait être témoin plutôt qu'acteur de cette étrange scène.

Quelques-uns, à l'aspect du franciscain, dont la figure imposante inspirait le respect, quelques-uns osèrent murmurer, et des menaces contre Enriquez et Frazco sortirent de la bouche de ces bandits.

Quoique sûrs de leur vengeance, en cas d'insulte, les familiers de l'inquisition ne se souciaient pas d'en venir à une rixe avec les habitants del barrio de Triana ; ils les connaissaient assez pour savoir qu'à la défense d'un moine, ils se feraient tous hacher jusqu'au dernier ; mais il y avait quelque chose qui imposait plus encore au peuple que les prêtres et les moines, c'était l'inquisition.

Avec une ruse infernale, Frazco, se tournant donc vers les buveurs, dont les regards et les gestes exprimaient des intentions hostiles :

— Frères, s'écria-t-il, serez-vous assez mauvais catholiques pour défendre un ennemi de l'inquisition ?

A ce mot redouté d'inquisition, vous eussiez vu se courber toutes les têtes, et une pâleur livide faire place à l'animation des visages : on eût dit la foudre

¹ Espèce de orthon en terre vernie de la contenance d'un litre environ, et goudronné en dedans.

tombée au milieu de ces hommes rudes et turbulents. Aucun d'eux n'osa plus dire un mot.

Alors le frère prêcheur, sans faire attention ni à la colère de Frazco ni à la stupeur des bandits de la taverne, se leva gravement, et se dirigea vers la porte au milieu d'un silence morne.

— Quoi ! s'écria Frazco, le laisserez-vous s'échapper ainsi ? Un de vous n'ira-t-il point avertir les sbires du saint office ?

— Moi, moi ! s'écria la Chapa épouvantée.

En même temps, elle s'élançait vers la porte, voulant échapper par son zèle au danger qu'elle redoutait toujours pour elle-même ; mais, comme elle allait lever le loquet, le franciscain jeta sur elle un long et profond regard ; et la Chapa, fascinée, joignit les mains, en tombant à genoux devant l'homme de Dieu.

Par une impulsion simultanée, les bandits tendirent leurs bras vers lui, comme pour implorer son secours contre un pouvoir occulte qu'ils n'osaient braver.

Alors le moine, se tournant d'un air majestueux vers cette assemblée muette et recueillie, la bénit avec un regard céleste, et, s'élançant dans la rue, il disparut sans que personne, sans que Frazco lui-même eût songé à le retenir.

— Nous sommes trahis, imprudent ! dit Frazco en s'adressant à Enriquez, plongé comme les autres dans une stupéfaction profonde.

— Il ne sait rien, répliqua Enriquez.

— Eh bien ! à l'œuvre donc ! s'écria Frazco rassuré : nous n'avons pas besoin d'un tiers pour cela.

Et les deux soldats du Christ sortirent ensemble de la taverne.

II

EL PALACIO DE LA GARDUNA

A l'extrémité du barrio de Triana, il existait une vieille maison de style mauresque, dont les ruines servaient de refuge aux oiseaux de nuit¹.

Des mendiants sans asile, d'insouciantes Gitanos dormaient souvent parmi les pierres durant ces nuits tièdes, qui, en Andalousie, rendent tout abri inutile ; et pendant les jours d'hiver, de vieilles femmes, accroupies au soleil, venaient chercher derrière ces ruines un abri contre l'âpreté de la bise.

Aux larges proportions des murailles démantelées, à certains ornements

¹ Les catholiques d'Espagne faisaient si peu de cas des beaux monuments que les Maures avaient légués au pays, qu'à l'exception de quelques-uns des plus remarquables, dont s'emparèrent les moines, tous furent abandonnés aux mendiants, aux Gitanos et aux malfaiteurs qui les possèdent encore.

d'architecture parfaitement conservés, on pouvait aisément reconnaître que là avait dû exister jadis une vaste et somptueuse demeure ; car au milieu de ces débris, une longue colonnade élégante et légère soutenait une voûte semée d'arabesques d'une parfaite conservation. Un mur presque intact, quoique d'une construction fragile en apparence, enfermaient cette colonnade, qui avait dû orner une salle splendide ; une porte d'une remarquable solidité en défendait l'entrée.

Cà et là, dans les décombres, croissaient quelques arbustes sauvages, des gramens aux fleurs d'un rose pâle, des gerbes de giroflée jaune aux suaves parfums, des touffes d'églantiers et de lauriers sauvages, dont les buissons épais jetaient sur la nudité de ces ruines leur verdure ombreuse et vivace.



Ce lieu bizarre servait de salle de réunion aux assemblées des membres de la confrérie de la Garduna¹ ; c'était le palais du maître de l'ordre.

Tous ceux qui ont lu les nouvelles de Cervantes se rappellent le type délicieusement grotesque de *Monipodio*, le chef des filous à Séville. A l'époque

¹ La confrérie de la Garduna, confrérie de la rapine. Sous ce titre, il existait en Espagne, depuis l'an 1417, une société secrète composée de brigands de toute sorte. Cette société, parfaitement organisée, avait pour but l'exploitation en grand de toute espèce de crimes en faveur de quiconque avait une vengeance à exercer, quelque ressentiment à satisfaire. Elle se chargeait, au plus juste prix et à la garantie, de donner des coups de poignard, mortels ou non, au goût de la pratique, de noyer, de donner une bastonnade et même d'assassiner. L'assassinat coûtait cher, et il fallait avoir une certaine importance dans le monde pour l'obtenir ; mais une fois promis on pouvait y

dont nous parlons, c'est-à-dire plus de cinquante ans avant Cervantes, une confrérie de voleurs, protégés par quelques membres de la police, existait déjà en Espagne. Cette bizarre institution, dont l'origine remonte au commencement du quinzième siècle, avait alors pour chef, à Séville, un homme étrange à l'aspect à la fois grave et sarcastique, au langage hideusement pittoresque, type traditionnel, du reste, au moins dans le caractère, et qu'on retrouvait encore en Espagne en 1821.

Le même soir de février 1534 où avaient eu lieu les choses rapportées dans le chapitre précédent, il se passait une scène non moins curieuse et beaucoup plus originale dans le palais du maître de la *Garduna*.

Il était environ dix heures; la porte lourde et massive del *palacio* de la *Garduna* tournant sur ses gonds, donna passage à une trentaine d'individus de tout sexe et de tout âge. Ils entrèrent silencieusement et en ordre, observant scrupuleusement les droits du rang et de la hiérarchie.

Au milieu de la salle, assez bien éclairée par des torches de résine fixées à des pitons implantés dans les colonnes, se tenait le maître de l'ordre.

C'était un homme d'une grande taille, fort et osseux; son visage olivâtre,

compter, car la confrérie de la *Garduna* mettait une exactitude désespérante à servir ses pratiques dès qu'une fois elle s'y était engagée.

La confrérie de la *Garduna* se composait d'un grand maître appelé *hermano mayor*, frère supérieur, qui habitait la cour, où il occupait souvent un poste éminent. Ce frère supérieur envoyait ses ordres aux *capataces*, maîtres des provinces; ceux-ci les faisaient exécuter avec une exactitude et un zèle qui feraient honneur à plus d'un fonctionnaire public. Le personnel de la *Garduna*, fort nombreux, se composait : de *guapos*, espèce de *bracos*, généralement grands spadassins, assassins hardis, bandits consommés, dont le courage était à l'épreuve de la question et même de la potence. Dans l'argot de la société ces *guapos* étaient appelés *punteadores*, pointeurs, donneurs de coups de pointe. Après les *punteadores* venaient les *floreadores*, les escarmoucheurs; c'étaient des jeunes gens, filous adroits, pour la plupart échappés du bague de Séville, de Malaga ou de Melilla; on les appelait *frères postulants*. Venaient ensuite les *fuelles*, les soufflets, ainsi nommés parce que leur emploi dans la société était de souffler à l'oreille du maître de l'ordre ce qu'ils savaient des familles de la ville où ils s'introduisaient grâce à leurs dehors hypocrites. Les *fuelles* étaient tous des vieillards d'un aspect béat, qu'on voyait toujours à l'église, un chapelet à la main, sauf pendant les heures de service auprès du maître de la *Garduna* ou de l'inquisiteur; car la plupart de ces vieillards cumulaient l'emploi de familiers du saint office avec celui d'espions de la *Garduna*. La *Garduna* avait aussi un grand nombre de receuses qu'elle appelait *coberteras*, couvercles, du verbe *cubrir*, couvrir, cacher; et un grand nombre de jeunes gens de dix à quinze ans qu'elle désignait par le nom de *chivatos*, chevreuils. Les *chivatos* étaient les novices de l'ordre. Il fallait être *chivato* au moins pendant un an pour mériter l'honneur de travailler en qualité de postulant. Un postulant qui avait bien mérité de la confrérie devenait *guapo* au bout de deux ans de service. C'était là, après celle de maître et de grand-maître, la plus haute dignité que conférait la société. Outre les gens que je viens de désigner, la *Garduna* comptait un grand nombre de *serenas*, sirènes. C'étaient de jeunes et belles femmes, pour la plupart Gitanas. Les *serenas* étaient les *odalisques* des gros bonnets de l'ordre. C'étaient elles qui attiraient les personnes qu'on leur indiquait dans des lieux propices pour les opérations de la *Garduna*. A tout ce personnel qu'on ajoute des alguazils, des escribanos, des procureurs, des moines, des chanoines et même des évêques et des inquisiteurs, qui étaient autant d'instruments ou de protecteurs de la *Garduna*, dont ils avaient souvent besoin ou qui leur donnaient de l'argent, et l'on aura une idée de cette société qui a désolé l'Espagne pendant plus de quatre siècles.

La *Garduna*, établie au commencement du quinzième siècle, fut entièrement détruite, en 1821, par les chasseurs de montagne sous mes ordres. Les papiers de cette étrange et horrible société, qui consistaient en plusieurs registres contenant les ordres du jour, les statuts de la confrérie et grand nombre de lettres, furent déposés par moi au greffe criminel de Séville, le 15 septembre 1821. Ils y étaient encore en 1823. Francisco Cortina, maître en 1821 de cette société, arrêté avec une vingtaine de ses complices, fut pendu sur la place de Séville, ainsi que seize de ses coaccusés, le 25 novembre 1822.

Je donnerai en temps et lieu une traduction presque textuelle des statuts de la *Garduna*. Dans ce chapitre, l'auteur copie, presque mot pour mot, l'ordre du jour du 15 février 1534.

silloné de quelques cicatrices, offrait un singulier mélange de ruse, d'audace, de sang-froid, et parfois, quand il daignait sourire, de sarcasme et d'ironie. Sa voix mâle et grave avait un accent énergique, et lorsqu'il commandait, la force de sa volonté imprimait à son regard et à son geste une grande puissance de domination. Il portait une chemise de grosse toile et une veste brune, jetée sur l'épaule en guise de manteau; des *saragüelles*, sorte de braies en toile, couvraient ses cuisses jusqu'au-dessus du genou. Ses jambes, nues et nerveuses, étaient couvertes de poil, et ses pieds larges, aplatis et rugueux, étaient chaussés d'*alpargatas*, espèce de sandales nouées autour des chevilles par une multitude de cordons.

Cet homme se nommait Mandamiento ¹.

Les divers personnages qui venaient d'entrer dans la salle firent cercle autour du maître de la *Garduna* y *floreo* ².

Près de lui, et par ordre de mérite, se placèrent, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, deux *guapos* dans la force de l'âge. Le premier se nommait *Manofina*, fine main, à cause de son adresse sans égale à donner un coup de poignard en passant sans que sa victime s'aperçût d'où partait le coup, et de son talent prodigieux de spadassin et de tireur de pistolet.

L'autre était appelé *Cuerpo de Hierro*, corps de fer. Il avait souffert trois fois la question sans avouer ses crimes, sans dénoncer personne, et sans que son corps parût s'en ressentir.

Venaient ensuite deux vieillards appelés *fuelles* ³, soufflets, nom que la société donnait à tous ceux de ses membres qui, à la faveur d'un extérieur béat, ui servaient d'espions et d'introducteurs partout; où il y avait un vol à ire.

Puis de vieilles femmes, utiles personnages appelés *coberteras* ⁴; puis encore quelques *chivatos* ⁵ sous divers costumes; et enfin, plusieurs jeunes femmes appelées *serenas* ⁶; c'étaient les bayadères des gros bonnets de l'ordre. Elles avaient en outre mission d'attendrir, par leurs charmes, les juges, les procureurs, et même les escribanos, de qui dépendait souvent la vie des frères de la *Garduna*. Souvent aussi leurs séductions ne furent pas impuissantes auprès de quelque voluptueux chanoine, ou de quelque prêtre lascif, dont l'influence était alors sans bornes sur le temporel comme sur le spirituel.

En dehors du cercle, et un peu à l'écart, se tenait modestement un jeune homme, objet principal de cette réunion; on le nommait *Garabato* ⁷.

Le *senor* Mandamiento promena sur l'assemblée un regard puissant, fit dévotement un grand signe de croix, et marmotta une oraison en se tournant vers une grossière image de la sainte Vierge collée sur le mur.

¹ *Mandamiento*, commandement.

² *Floreo* est un mot qui vient de *florear*, escarmoucher; dans l'argot des voleurs espagnols, *florear* signifie donner des coups de couteau; *floreo* doit donc être traduit par *poignardement*.

³ Voyez la note 1, page 13.

⁴ *Idem*.

⁵ *Idem*.

⁶ *Idem*.

⁷ *Garabato*, croc à plusieurs branches. Les Espagnols donnent ce nom aux jeunes gens de basse classe, dont l'éducation négligée a rempli l'Espagne de filous, ainsi qu'à toutes les personnes qui se livrent à l'esroquerie sous quelque forme que ce soit; *garabato*, pris dans ce sens, signifie *Robert-Macaire* et filou.

Tous les assistants l'imitèrent.

Puis Mandamieto parla en ces termes :

— Nobles et vaillants chevaliers du poignard, fidèles fuelles, utiles coberteras, séduisantes serenias, chivatos légers, et autres membres de cette honorable confrérie, salut! Que Dieu Notre-Seigneur, et sa sainte Mère vous accordent leur divine protection, et vous délivrent des *corchetes*¹, *pecnos*², *potras*³, *ansias*⁴ et *vomitos*⁵, souvent mortels pour vous et toujours dangereux pour vos frères.

Je vous ai réunis ici aujourd'hui pour vous consulter sur un fait qui intéresse nos droits, et pourrait compromettre notre société.

Vous le savez tous, mes enfants; depuis que, par la grâce de Dieu, vous travaillez sous ma direction, nous n'avons eu à déplorer qu'une douzaine de *volteos*⁶, environ quarante *paseos asnales*⁷, et quelques engagements dans la *marine royale*⁸.

Séville en fournissait six fois autant chaque année aux étouffements de la fumée⁹, avant que vous m'eussiez nommé le chef de votre confrérie. A peine soixante-quinze *ganchos*¹⁰, dont la moitié au moins marrons, sont tombés cette année dans la *gueule du loup*¹¹ et sur une trentaine de nos frères qui sont en ce moment entre ses dents, j'ose affirmer qu'il y aura à peine trois *angustiados*¹², cinq ou six *mariniers*¹³ et une douzaine de *chevauchés*¹⁴. Je pense que nous aurons encore deux ou trois *mosqueteados*¹⁵ et autant de nos sœurs *passées au miel*¹⁶; mais nous n'avons pu l'empêcher. Lorsque nous aurons assez

¹ Crochets, c'est ainsi qu'on appelle les alguazils.

² Pecnas, la *penca* est une espèce de raquette de cuir dont se servait le bourreau, en Espagne, pour fouetter ceux qui étaient condamnés au fouet et à l'exposition.

³ Potro, poulain; c'est ainsi qu'on appelait le chevalet, poutre triangulaire sur laquelle on mettait à califourchon les accusés qui ne voulaient pas avouer. Cette poutre, qui était un des instruments de torture dont se servait l'inquisition, était aussi employée par la justice ordinaire dans l'application de la question.

⁴ Ansias, angoisses; la pendaison, les angoisses qui précèdent la strangulation.

⁵ Vomitos, vomissements; dans l'argot des Gardunos ce mot signifie aveu.

⁶ Volteos, voltiges; les balancements des pendus.

⁷ Paseos asnales, promenades sur un âne. En Espagne, les personnes condamnées à l'exposition sont promenées sur un âne par toute la ville, le corps nu jusqu'à la ceinture.

⁸ La *marine royale*, en terme d'argot, signifie les galères du roi, où les forçats étaient condamnés à ramer pendant plusieurs années; les forçats s'appelaient alors *galotes*.

⁹ Les étouffements de la fumée, les mains de la justice. Les voleurs espagnols appellent *fumee*, la justice.

¹⁰ Ganchos, crocs; voleurs.

¹¹ La *gueule du loup*, la prison.

¹² Angustiados, pleins d'angoisses; pendus.

¹³ Mariniers, galériens condamnés aux galères.

¹⁴ Chevauchés, exposés; promenés sur un âne par toute la ville.

¹⁵ Mosqueteados, émoustiqués, fouettés.

¹⁶ Passés au miel (puestas en dulce). Les femmes de mauvaise vie, surtout les personnes qui font l'horrible métier de corrompre la jeunesse, étaient punies d'une singulière façon en Espagne. Il n'y a pas encore longtemps que, dès qu'une femme était convaincue de s'être prostituée, ou d'avoir entraîné une autre à le faire, on la condamnait à être *emplumée*. Voici comment l'exécution de cette sentence avait lieu. A onze heures du matin le bourreau se rendait auprès de la condamnée, et, aidé de ses valets, la déshabillait entièrement depuis la ceinture jusqu'en haut. Puis, il enduisait son corps d'une couche épaisse de miel. Cela fait, il la coiffait d'une *coraza*, ou bonnet de carton pointu. Ainsi affublée, la condamnée était montée sur un âne, là on lui attachait le

l'argent pour faire dire plus de messes et mieux payer les alguazils; nos affaires iront autrement. Tel est aujourd'hui, mes enfants, l'état florissant de la Garduna¹.

Si je vous ai rappelés mes légers services, reprit Mandamieto avec une feinte modestie, ce n'est pas pour faire parade du faible talent que Dieu Notre-Seigneur, dont je ne suis que le très humble instrument, a daigné me départir; mais pour vous faire comprendre combien il est important que l'union la plus étroite, que le plus parfait accord règne entre nous, afin que nous puissions exercer avec tout le succès possible notre utile profession, et mériter l'estime des dames et des cavaliers qui nous font l'honneur de nous employer. Je passe à l'objet de cette réunion.



Lacroix del.

co à une espèce de carcan fixé à une barre de fer dont l'extrémité inférieure s'appuyait sur le bât de l'âne; puis on la promenait lentement entre deux haies de soldats et d'alguazils et escortée par une foule de peuple. Derrière la condamnée marchaient deux valets du bourreau portant un grand panier plein de plumes de poule, le crieur public et le bourreau lui-même. La cavalcade faisait halte dans les principales rues et places de la ville, et à chaque halte le crieur public lisait à haute voix la sentence qui condamnait la patiente à être emplumée, en disant pourquoi le crieur public finissait toujours par cette formule : *quien tal hizo que así pague*; ainsi doit payer qui a fait cela.

Aussitôt ces paroles prononcées, le bourreau prenait deux poignées de plumes et les jetait sur le miel dont le corps de la condamnée était enduit; ces plumes y restaient attachées, ce qui, au bout de quelque temps, lui donnait un aspect à la fois hideux et grotesque qui faisait rire la foule. En argot cela s'appelle être *mis au miel*, être *confit*.

¹ Voyez la note 1, page 13.

En même temps, le maître promena autour de lui son regard scrutateur, et, ayant aperçu Garabato qui se tenait humblement appuyé sur une colonne, il lui fit signe d'approcher.

Garabato se hâta d'obéir.

Le cercle vivant qui le séparait du maître s'ouvrit pour lui faire un passage. Le jeune homme s'avança, et en quelques pas se trouva à portée du señor Mandamiento.

Le maître de la Garduna prit le jeune homme par la main, et, le montrant à l'assemblée, continua ainsi son discours :

— Frères ! les seigneurs Manofina et Cuerpo de Hierro ont surpris ce jeune homme, sous le péristyle de la cathédrale, éclipsant d'abord un mouchoir de poche à un gentilhomme, puis une bourse assez bien garnie au sacristain d'un couvent de nonnes. A vrai dire, il a mis à cela une grande habileté, mais il n'en est pas moins vrai que, n'appartenant pas à notre confrérie, il a violé les statuts de notre ordre en éclipsant sans en avoir l'autorité, et de plus, en s'attaquant aux biens de l'Église.

Les seigneurs Manofina et Cuerpo de Hierro, considérant les bonnes dispositions et le talent précoce de ce jeune homme, talent qui, disent-ils, deviendra l'honneur de la Garduna, Dieu et nos bonnes leçons aidant, Manofina et Cuerpo de Hierro ont mieux aimé l'amener chez nous, que de le jeter dans la fumée², qui eût peut-être étouffé d'aussi heureuses dispositions. Cependant ce jeune homme a violé nos statuts et a mérité un souffle³.

— Qu'en pensez-vous, messeigneurs ? dit Mandamiento en promenant son regard sur l'assemblée.

— Le maître a raison, murmurèrent les bandits : ce jeune homme a mérité un souffle.

Manofina et Cuerpo de Hierro firent entendre un grognement sourd, expression de murmure et de mécontentement.

— Canaille maudite, grommela Manofina, c'est ici comme au Rosario⁴ ; cette tourbe repond toujours *amen*.

— Une si bonne griffe ! ajouta Cuerpo de Hierro.

— Un souffle ! un souffle ! répétèrent quelques coberteras, en montrant, par un ricanement d'hyène, deux ou trois dents longues et branlantes qui retombaient sur leur lèvre inférieure comme les défenses d'un sanglier.

¹ Volant.

² Le mettre entre les mains de la justice.

³ Mérité un souffle, mérité d'être dénoncé. Les Espagnols appellent les mouchards *soplones*, des souffleurs.

⁴ Le *guapo* fait ici allusion à certaines confréries qui, même encore en 1820, parcouraient les rues des villes de l'Espagne demandant, pour faire des neuvaines à Notre-Dame du Rosaire ou à toute autre Notre-Dame, des aumônes qu'elles dépensaient très-sainteusement à faire des repas mi-gnons, après avoir prélevé les frais. Or ces frais consistaient en une douzaine de bougies de cire qu'on promenait dans autant de lanternes plantées au bout d'un bâton, et dans le payement d'un portefaix chargé de porter une bannière à l'effigie d'une Notre-Dame. Le nombre de ces confréries s'élevait à soixante-dix-neuf seulement à Madrid, en 1820. A cette époque encore on pouvait à peine se promener dans les rues des grandes villes d'Espagne pendant la soirée sans rencontrer plusieurs *Rosaires*, c'est-à-dire plusieurs troupes d'hypocrites et d'imbéciles rangés sur deux *hubs*, récitant le chapelet à haute voix et d'un air plus que distrait, sans autre interruption que la voix criarde de *los demanderos* (les demandeurs), beuglant à chaque fin d'*Ave Maria* :

Maria santísima del Rosario, hermanos ! Donnez à Notre-Dame-du-Rosaire, frères ! Et les pièces de monnaie de tomber enveloppées dans un papier enflammé afin que le *demandero* pût les voir ! O moines d'Espagne ! voilà de vos traits.

Mandamiento restait impassible, mais rien ne lui échappait de ce qui se passait autour de lui. Il laissa cette houle se calmer ; puis, s'adressant de nouveau à l'assemblée

— Quelle est votre opinion, messeigneurs ? fit-il d'une voix qui avait bien plus l'accent du commandement que celui de la déférence. Tout le monde se tut, et ces physionomies stupides n'exprimèrent que la passive et instinctive obéissance que les êtres vulgaires ont toujours pour les hommes de génie.

— Seuls, les deux *guapos* jetèrent sur le chef un regard oblique, empreint de mécontentement et de haine.

Le maître feignit de ne pas s'en apercevoir, et, se tournant de nouveau vers l'assemblée

— Messeigneurs, dit-il, mon avis à moi est, en considération du génie précoce de ce jeune homme, et aussi de nos très honorés frères les seigneurs Manofina et Cuerpo de Hierro qui le protègent, mon avis, dis-je, est que nous recevions ce jeune homme parmi nous en qualité de frère postulant¹, avec dispense de l'année de noviciat, et que, pour mieux l'encourager, nous lui accordions tous les privilèges auxquels ont droit ceux de nos apprentis qui se sont distingués pendant leur année d'épreuves, pourvu qu'il paye tous les droits que les autres frères payent à la confrérie, et qu'il donne le denier à Dieu. En un mot, je le prends sous ma protection. Et maintenant, ajouta le grand-maître de sa voix sonore, si quelqu'un de vous a des observations à faire, qu'il parle.

Tout le monde se tut : quelques serenas jetèrent des regards de complaisance sur le jeune Garabato, qui était fort joli garçon.

— Stupide bétail ! murmurèrent les *guapos*.

— C'est bien ! messeigneurs, poursuivit Mandamiento, votre volonté est d'accord avec la mienne, et je vous en remercie.

Alors, s'avancant vers Garabato, il le prit de nouveau par la main, le présenta individuellement à tous les assistants, qui lui donnèrent l'accolade fraternelle. Le grand maître lui fit le même honneur ; puis il lui donna le mot de passe, et lui enseigna les divers signes et attouchements de l'ordre. Enfin, il lui remit un parchemin sur lequel étaient écrits les charges et privilèges des frères de la Garduna².

¹ Les frères de la Garduna passaient par trois degrés comme les francs-maçons, ils étaient d'abord *chivatos*, apprentis ou novices, puis *postulantes* ou compagnons ; puis enfin ils étaient reçus *guapos* (*bravos*), maîtres. Ce n'était qu'après avoir obtenu ce dernier grade qu'ils pouvaient être chargés des meurtres et des assassinats que l'on commandait à la confrérie.

² La Garduna n'était pas une société irrégulière. Voici les statuts qui la régissaient.

Article 1. — Tout honnête homme (homme honrado), ayant bon œil, bonne oreille, bonnes jambes et point de langue, peut devenir membre de la Garduna. Pourront le devenir aussi les personnes respectables, d'un certain âge, qui désireront servir la confrérie, soit en la tenant au courant des bonnes opérations à faire, soit en donnant les moyens d'exécuter lesdites opérations.

Article 2. — La confrérie recevra aussi sous sa protection toute matrone qui aura souffert pour la justice et qui voudra se charger de la conservation et de la vente des divers objets que la divine Providence daignera envoyer à la confrérie ; ainsi que les jeunes femmes qui seraient présentées par quelque frère. Ces dernières à condition de servir, de toute leur âme et de tout leur corps, les intérêts de la confrérie.

Article 3. — Les membres de la confrérie seront divisés en *chivatos* (voyez la note 1 page 13), *postulantes* (voyez la note 1 page 13), *guapos* (voyez la note 1 page 13), et *suelles* (voyez la note 1 page 13). Les *matrones* seront appelées *coberteras* et les jeunes femmes *serenas* (voyez la note 1 page 13). Ces dernières doivent être jeunes, alertes, fidèles et appétissantes (voyez la note 1 page 13).

Article 4. — Les *chivatos*, tant qu'ils n'auront point appris à travailler, ne pourront rien entre-

La cérémonie ainsi terminée, Carabato alla se mêler à ses nouveaux compagnons de meurtre et de rapine.

Puis le maître, tirant de sa poche un méchant papier couvert de griffonnages :

— Mes frères, dit-il, voici l'ordre du jour :

« Trois baptêmes¹ à appliquer aussi légèrement que possible, l'un à un beau jeune homme à moustaches noires, qui passe tous les soirs, à sept heures, sur le pont de Triana. C'est un gentilhomme de haute taille et de bonne mine ; il porte un manteau écarlate. Ce baptême sera payé cinquante réaux, plus cinquante maravédís, s'il peut être appliqué sur le visage de manière à bien marquer l'individu. La personne qui paye est une dame fort belle et encore assez jeune : ainsi, señor Garabato, je m'en rapporte à votre galanterie pour le beau sexe, car c'est vous que je charge de cette besogne.

Voici trente-sept réaux et demi qui vous reviennent, sans compter les cinquante maravédís de gratification que la dame donnera, si vous pouvez parvenir à faire au visage du baptisé une balafre ineffaçable, chose facile, et pour laquelle il suffira de frotter la plaie que vous aurez faite avec un peu de suie délayée dans du vinaigre.

En même temps, Mandamiento remit à Garabato une fiole remplie d'une liqueur noirâtre.

— Le deuxième baptême, continua le maître, paye seulement quarante

prendre *seul* et ne se serviront jamais du *punzante* (le poignard) que pour leur propre défense. Ils seront nourris, logés et entretenus aux frais de la confrérie. Chacun d'eux recevra, à ces fins, des *capatazes*, 150 maravédís (1 franc) par jour. Dans le cas de quelque service signalé rendu par un *chivato*, celui-ci passera immédiatement à l'honorable catégorie de *postulant*.

Article 5. — Les *postulants* vivront de leurs *griffes* ; ces frères seront exclusivement chargés des *éclipses* opérés à main leste pour le compte et en faveur de l'ordre. De chaque éclipsation le frère opérant recevra le tiers brut, dont il donnera quelque chose pour les âmes du purgatoire. Des deux autres tiers, l'un sera versé à la caisse pour subvenir aux frais de la justice (pour payer les alguazils, les greffiers et même les juges qui protégeront les frères), et pour faire dire des messes pour le repos de l'âme de nos frères trépassés ; l'autre pour être à la disposition du grand maître de l'ordre, obligé de vivre à la cour (a), pour veiller au bien et à la prospérité de tous.

Article 6. — Les *guapos* auront pour eux les *obscurissements*, les *enterrements*, les *voyages*, les *tains* et les *baptêmes*. (Pour les mots soulignés voyez les notes suivantes.) De ces deux dernières opérations ils pourront charger un frère postulant, sous leur responsabilité. Les *guapos* auront le tiers brut du produit de toutes leurs opérations, seulement ils donneront 30 pour cent de leur revenu pour l'alimentation et l'entretien des *chivatos*, et ce qu'ils voudront pour les âmes du purgatoire ; le reste du produit de leurs opérations sera distribué comme il a été dit à l'art. 5.

Article 7. — Les *coberteras* recevront 10 pour cent sur toutes les sommes qu'elles réaliseront et les *sirènes* six maravédís pour chaque *peteta* (franc) versée dans la caisse de la confrérie par les *guapos*. Tous les cadeaux qu'elles recevront des nobles seigneurs, des moines et autres membres du clergé, leur appartiendront en propre.

Article 8. — Le *capataz*, ou chef de province, sera nommé parmi les *guapos* qui auront au moins six ans de service et qui auront bien mérité de la confrérie.

Article 9. — Tous les frères doivent plutôt mourir *martyrs* que *confesseurs*, sous peine d'être dégradés, exclus de la confrérie, et, au besoin, poursuivis par elle.

Fait à Tolède, l'an de grâce 1420, et le troisième après l'institution de notre honorable (hourada) confrérie.

Signé : EL COLMILLUDO (Le Dentu).

(a) En 1534, le grand maître de la Garduna se tenait encore à Tolède. Ce ne fut que beaucoup plus tard, sous le règne de Philippe III, qu'il s'établit à Madrid, où il devint secrétaire du monarque, sous le nom de don Rodrigo Calderon, grâce à la faiblesse du duc de Lerma et à la puissante protection du légat Francisco de Albiaga, confesseur du roi et inquisiteur général d'Espagne depuis 1618 jusqu'en 1621.

¹ Baptême, coup de poignard.

reaux, doit être administré à Sa Paternité le prieur du couvent des moines de la Merci : il a enlevé une pénitente à Sa Béatitudo le père provincial. C'est Sa Béatitudo qui paye : elle donnera quatre doublons de gratification, si on parvient à crever un œil à son prieur ; car la pénitente en question n'aime rien tant au monde que les beaux yeux.

Je crois qu'afin d'assurer le gain des quatre doublons, je dois charger de ce baptême le señor Manofina et sa bien-aimée *Culevrina*, dont l'adresse saura amener en lieu convenable le révérend prieur des moines de la Merci. Voici trente réaux, ajouta-t-il, et n'oubliez pas la sainte Vierge¹. Les quatre doublons regardent la serena.

— Oui ! oui ! je m'en charge, s'écria celle des sirènes que le maître avait désigné sous le nom de *Culevrina*. Je m'en charge, señor Mandamiento !

— Silence ! ma rose des bois, interrompit le maître en retroussant sa moustache ; nous connaissons ton adresse et ton dévouement.

Vraie perle que vous avez là, mon fils, continua-t-il en se tournant vers le Guapo ; conservez-la et ne la battez pas trop.

— Oui, vrai trésor à conserver pour les autres, murmura le bandit avec une expression de brutale jalousie.

— Allons, allons, fit le maître, ayez donc plus de dévouement pour la cause commune, señor Manofina.

Le Garduno se tut, mais il jeta sur la serena des regards de défiance et de colère.

La *Culevrina* se rapprocha de lui, et, passant son bras dans le sien, elle se mit à le regarder tendrement au visage avec ses grands yeux flamboyants.

— Allons, Manofina mia, dit-elle, ne vas-tu pas te fâcher à présent ? Ne sais-tu pas bien que je n'aime que toi ?

Le visage du Guapo se radoucit ; il subissait cette fascination des sens toute-puissante sur les fortes natures physiques.

— Oui, dit-il à voix basse, tu m'aimes, n'est-ce pas ? mais ce prieur ?...

— Eh bien ! ce prieur, je te l'amènerai, voilà tout. Avec lui, promettre n'est pas tenir. Tu sais bien que je suis à toi seul.

Le Guapo la regarda avec un mélange de joie confiante et de doute cruel. Et, chose étrange ! la Serena ne mentait pas. Par une exception bien rare, cette femme, vouée par métier à tout le dévergondage possible, se servait de sa merveilleuse beauté pour attirer les victimes dans les pièges de la Garduna ; mais jamais son cœur ni son corps n'avaient été les complices de ce manège obligé ; elle était constamment, et de tout point, restée fidèle au Guapo farouche qu'elle avait choisi pour amant.

Mandamiento poursuivit :

— Un troisième baptême payé six doublons : c'est un chanoine qui paye, le chiffre vous l'indique assez. Ce baptême doit être donné demain à un confrère du mandataire avant six heures du soir, afin que le baptisé ne puisse faire aux membres du chapitre les visites obligées, et solliciter leurs voix pour l'élection du doyen ; ce qui laisse plus de chances à son rival. Si, au bout de quelques jours, ce baptême pouvait se changer en *enterrement*, le chanoine doublerait la somme. Bien entendu qu'il faut agir avec adresse et ne pas

¹ En recevant son salaire, chaque Garduno avait coutume de jeter quelques maravédís dans un trou attaché au mur, sous une image de la Vierge, dans la salle de la Garduna.

obscurcir¹ votre homme tout de suite. Tel est le désir du mandataire, et qui paye bien a le droit d'être bien servi. En outre, si ce chanoine était élu doyen, il va sans dire que la confrérie de la Garduna pourrait compter sur sa protection; Sa Seigneurie me l'a formellement promis. C'est à vous, *senor Cuerpo de Hierro*, que ce baptême revient. Servez-vous d'un poignard fin, et, mieux, d'une lame triangulaire ou d'un poinçon, à moins que vous ne possédiez une bonne aiguille de bourrelier; c'est le meilleur instrument pour faire une blessure qui dure dix ou douze jours et qui ne saigne pas. Voici votre argent; partez et soyez exact.

Six bains² à donner, continua le maître; et il distribua cette besogne facile à six vulgaires compagnons.

Plus, trois voyages³, dont un sur la route de Jaen, demain, à neuf heures; c'est l'heure où doit y passer la galera⁴, portant quatre-vingt mille réaux pour le nonce de Sa Sainteté, produit de la vente des bulles et des indulgences dans le royaume de Séville; l'autre, sur la route de San-Lucar, à minuit, aussi au passage de la galera; elle porte cent vingt mille réaux qui appartiennent à un banquier juif et sont destinés à un banquier maure de Séville. Nous devons enlever cet argent aux ennemis de Dieu, qui ne peuvent s'en servir qu'au détriment de notre sainte religion.

Le troisième voyage aura lieu sur la route de Grenade, à l'embranchement de la route de Xérès. Trois gentilshommes doivent y passer, portant le gousset bien garni et une garde-robe neuve. Or, vous savez que plusieurs de nos frères sont assez mal nippés.

Ces trois expéditions furent confiées à trois frères sûrs et passés maîtres.

— Enfin, dit Mandamiento, et ceci est une chose grave, un obscurcissement⁵ sur la personne du jeune don Estevan de Vargas. Il sort tous les soirs, à minuit, de la maison de Son Excellence le gouverneur de Séville. Il est, dit-on, le fiancé de sa fille, jolie personne de dix-sept ans, à qui cet obscurcissement va sans doute coûter bien des larmes; mais cela ne nous regarde pas. Cette opération nous sera payée cinquante doublons d'avance, plus une somme égale après la réussite, et la protection du très-saint inquisiteur de Séville, que la chose intéresse sans doute, puisqu'il nous a fait offrir sa protection, monnaie dont il n'est pas prodigue.

— Et qui nous garantit ces belles promesses? interrompit Manolina, que les vives œillades et les caresses de la Serena avaient singulièrement attendri en faveur des deux amants.

— La personne qui me les a faites et signées m'est parfaitement connue, répondit le maître; et si on y manquait, ces promesses écrites seraient remises par moi à la grande cheminée de Séville⁶. Vous voyez, mon fils, que j'ai pris mes sûretés.

Au même instant, un Chivato, qui faisait le guet à quelque distance des rues, accourut tout effrayé.

— Maître! maître! s'écria-t-il, voici un Corchete qui vient vers la maison.

¹ Assassinier.

² Noyades.

³ Vols sur la grande route.

⁴ La messagerie.

⁵ Assassinat.

⁶ La cour criminelle.

Les Gardunos, alarmés, portèrent la main à leur poignard. Le maître troubla aucunement; il se tourna vers ses compagnons:

— A genoux! enfants, s'écria-t-il; et, regardant l'image de la Vierge, il se mit à réciter dévotement le chapelet, auquel répondirent en chœur les voix mêlées des assistants.

Quelques minutes après, l'alguazil entrebâilla la porte et introduisit sa tête dans l'intérieur de la salle. Mandamiento, sans discontinuer son oraison, tourna lentement la tête vers lui, et, tout au beau milieu d'un *Ave Maria*, il s'écria joyeusement:

— Eh! c'est Coco, notre frère fidèle.

Un signe de croix général mit fin à l'oraison commencée; tout le monde se releva. Le capataz, attirant vivement l'alguazil dans un coin de la salle:

— Qui t'amène, dit-il, frère Coco? Es-tu à la piste de quelque danger pour notre sainte confrérie?

— Pas précisément, répondit le Corchete. Tu sais que je fais bonne garde, et que ma double mission d'alguazil et de familier du saint office me met à même de vous sauver de bien des pièges.

— C'est vrai, tu es un bon ami, un frère dévoué.

— Eh bien! poursuivit Coco, à ton tour de me rendre un service, maître.

— Parle, frère; de quoi s'agit-il?

— Il s'agit d'abord, reprit l'alguazil, de rendre à un de mes parents, sacristain des Carmélites, une bourse qui lui a été volée ce matin.

— Tu auras cette bourse, frère; nous sommes en mesure de te satisfaire sur ce point. Après?

— Après, il y a quelque chose de plus sérieux, dit le Corchete en baissant la voix: il ne s'agit de rien moins que d'obscurcir au besoin deux ou trois familiers de la sainte inquisition.

— Frère! fit Mandamiento effrayé, vous abusez de votre position, vous demandez des choses impossibles.

— Impossibles ou non, il faut qu'elles se fassent, répondit Coco d'un ton ferme.

— Mais, mon frère, ignorez-vous que le saint inquisiteur de Séville est notre meilleure pratique¹?

— N'importe, il faut me servir, ou, dès ce soir, je ne suis plus des vôtres, dit résolument l'alguazil.

— Eh bien! que faut-il faire? demanda le capataz, vaincu par cette menace.

— Il faut me donner, sur l'heure, deux ou trois Guapos éprouvés et une demi-douzaine de Chivatos pour les conduire où bon me semblera, pour leur faire obscurcir qui je voudrai, enfin, qui obéissent à mes ordres comme aux vôtres.

¹ Mandamiento avait raison. Parmi les papiers saisis, lors de l'arrestation de Francisco Cortina et de la destruction de la Garduna en 1821, se trouvait un registre sur lequel les commandes que divers membres de l'inquisition avaient faites à la confrérie dans l'espace de cent trente-sept ans, c'est-à-dire depuis 1530 jusqu'en 1667, s'élevaient à 1,986, et avaient produit 193,670 francs, c'est-à-dire 100 francs chacune environ. Parmi ces commandes, faites par les propagateurs de la foi, les enlèvements de femmes figuraient pour un tiers environ, les meurtres et les assassinats formaient un autre tiers ou à peu près; des corrections, c'est-à-dire des noyades, des coups de poignard, de fausses dénonciations et de faux témoignages, constituaient le reste. Ce registre, déposé au greffe criminel de Séville, fut une des pièces les plus accablantes contre Francisco Cortina et consorts. Pour rendre témoignage à la vérité, je dois ajouter qu'aucune commande faite par un membre de l'inquisition ne figurait dans ce registre depuis 1797.

— Tu es trop exigeant, Coco.

— L'apôtre le veut, répliqua sèchement l'alguazil. Hâte-toi donc, Mandamento: hâte-toi, je n'ai pas de temps à perdre.

— Puisque l'apôtre le veut, il faudra obéir, dit en soupirant le maître; sa volonté doit être comme celle de Dieu; car il a ressuscité Manofina, et délivré Cuerdo de Hierro de la gueule du loup: c'est lui qui nous soigne dans nos maladies. Soit fait ainsi que tu le veux, Coco; prends mes deux meilleurs Guapos, et qu'ils t'obéissent comme à moi-même.

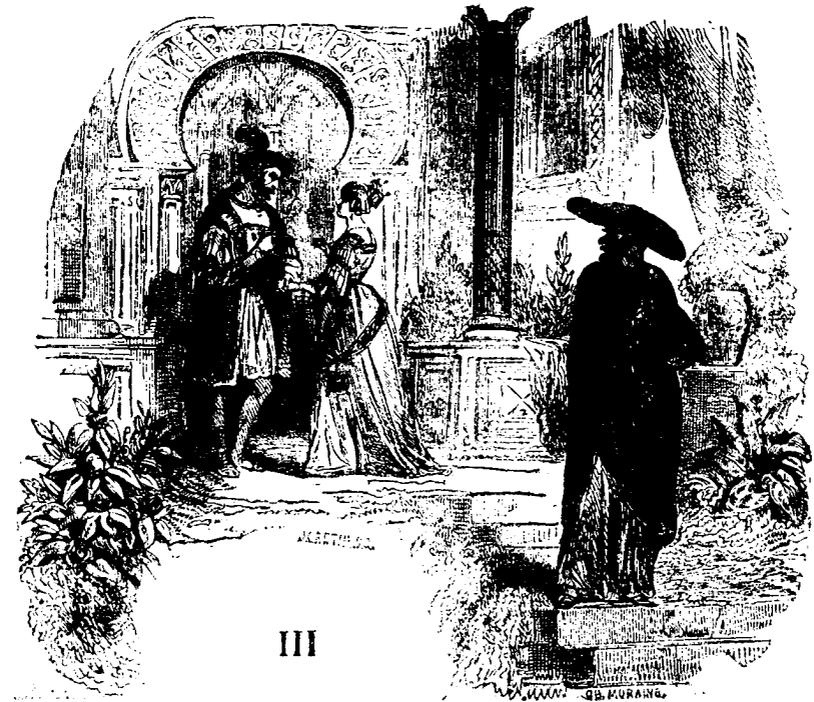
En même temps, le maître fit signe à Cuerdo de Hierro, lui dit quelques mots à voix basse, puis, appelant Manofina, il leur enjoignit d'accompagner l'alguazil.

— J'oubliais de te dire, ajouta-t-il en s'adressant à Manofina, que je te charge d'obscurcir le jeune Estevan de Vargas: cette opération te remettra dans les bonnes grâces de l'inquisiteur, en cas d'échec dans celle dont va te charger notre frère Coco. Adieu, señores, et bon courage!

Les deux bravos choisirent, chacun de leur côté, trois Chivatos alertes et robustes.

— Allez, dit le maître en faisant un geste de la main, et que la Vierge vous garde!

L'alguazil se mit à leur tête, et, à la faveur des ténèbres, la petite troupe sortit sans bruit de l'antre de la Garduna.



III

DOLORES

Pendant que se passait dans le palais de la Garduna cette scène à la fois horrible et bizarre, un incident d'un autre genre avait lieu chez le gouverneur de Séville.

C'était une de ces maisons andalouses vastes et commodes, éclairées seulement par des portes vitrées et des fenêtres ouvertes sur une grande cour remplie de fleurs.

A l'étage supérieur de cette maison, qui servait ordinairement de résidence d'hiver, à côté d'une grande salle où se réunissait la famille, se trouvait une petite chambre meublée comme la cellule d'une religieuse. — Un petit lit blanc et dur, garni d'une simple moustiquaire de batiste, deux chaises de bois noir sculpté, un prie-Dieu du même style surmonté d'un grand Christ d'ivoire, et enfin dans un enfoncement ou sorte de niche pratiquée dans le mur, une petite vierge de marbre blanc, précieuse statuette due au ciseau d'un sculpteur célèbre, devant laquelle brûlait incessamment une lampe de vermeil remplie de l'huile d'olive la plus pure.

Cette chambre était celle de la fille du gouverneur.

Cette jeune fille, âgée de dix-sept ans à peine, était loin de ressembler aux autres femmes de l'Andalousie. D'une beauté simple et noble, d'un caractère ferme et élevé, Dolores n'avait point passé ses jeunes années dans cette oisiveté mystique, qui exalte si immodérément l'imagination et les sens des femmes espagnoles.

Elle avait eu pour précepteur un frère de sa mère, homme savant et grave, qui, ayant longtemps voyagé en France et en Allemagne, s'était plu à cultiver, à orner cette brillante intelligence, à la fortifier par la philosophie. Il n'avait pas semé dans une terre ingrate : Dolores eût été, même de nos jours, une femme très remarquable.

Ardente de cœur et d'âme, douée d'un jugement exquis, d'une raison droite, d'une volonté énergique, elle avait la foi pure et éclairée des Pères de l'Église ; son indulgente charité repoussait toutes les erreurs, toutes les cruautés du fanatisme. Elle était pieuse comme le fut Isabelle la catholique, cette grande reine dont la douce et tendre piété lutta si longtemps, et avec tant de terreur, contre l'établissement de l'inquisition et toujours contre ses œuvres¹. La fille du gouverneur suivait l'esprit et la morale de l'Évangile, chose dangereuse alors, où pour vivre en sécurité, il fallait être, non pas le disciple du Christ, mais la créature de l'inquisition.

Cependant, malgré sa philosophie si avancée pour son âge et surtout pour l'époque où elle vivait, Dolores, fille de bons catholiques, n'avait point attiré sur elle les regards du redoutable tribunal.

Le grand inquisiteur de Séville, Pierre Arbues, semblait au contraire étendre comme un agape de paix son amitié toute-puissante sur la maison du gouverneur.

Reçu à toute heure dans cette famille, en sa double qualité de prêtre et de chef du tribunal inquisitorial, Pierre Arbues, alors dans l'âge des passions fougueuses, il avait à peine quarante ans, n'avait pu voir la pure et sainte jeune fille, sans que le démon de la concupiscence l'embrasât pour elle des plus violents desirs : il n'avait pu voir, sans éprouver une horrible jalousie, le jeune Estevan de Vargas devenir l'objet unique de l'amour de la fille du gouverneur de Séville ; il avait suivi les progrès de cette passion avec une ardente inquiétude et une haine que toute son astuce de prêtre inquisiteur avait peine à dissimuler.

Vainement sous le voile d'une amitié sainte et paternelle, avait-il cherché à exciter dans l'âme de cette belle enfant des sentiments qui répondissent aux siens ; vainement il avait essayé sur elle la fascination de son regard et de sa beauté vraiment remarquable.

Dolores n'avait jamais pu se défendre auprès de lui d'un sentiment de crainte qu'elle essayait de prendre pour du respect ; le regard de l'inquisiteur lui causait un trouble douloureux qui la faisait pâlir et trembler.

Ce jour-là, Pierre Arbues avait passé la soirée dans le salon du gouverneur.

Vers dix heures, la jeune fille, inquiète et agitée, venait de se retirer dans sa chambre ; elle en ferma simplement la porte au loquet, comme elle avait l'habitude de le faire, n'ayant rien à redouter dans la maison de son père, où elle était adorée de ses serviteurs. Dénouant alors sa coiffure, elle laissa ses

¹ Isabelle de Castille, femme de Ferdinand d'Aragon, eut toujours horreur des cruautés du saint office, et s'opposa pendant très longtemps à l'établissement de l'inquisition moderne en Castille. Torquemada, confesseur de Ferdinand, homme rusé autant que fanatique, sous prétexte de servir la politique avareuse du roi força plutôt qu'il n'obtint le consentement de la pieuse Isabelle, toutes les fois qu'en sa qualité d'inquisiteur général il voulut empiéter sur l'autorité royale. La noble reine répondit un jour à une nouvelle exigence de l'inquisiteur, qu'il osa accompagner de menaces : « Moine ! n'oubliez pas qu'une ordonnance royale a établi l'inquisition, et qu'une ordonnance peut l'anéantir. » (Cronicas de los reyes catolicos, don Fernando de Aragon y dona Isabel de Castilla. Par Luis Ponce de Leon, chroniqueur de Castille.)

longs cheveux se dérouler sur ses blanches épaules ; et, s'agenouillant sur son prie-Dieu, elle se mit à prier avec ferveur.

Elle exhala ainsi pendant quelques minutes le sombre désespoir qui oppressait son âme ; puis, tirant de son sein une petite lettre, elle la lut avec une douloureuse avidité.

— C'est bien cela, dit-elle, c'est bien son écriture. Pauvre Estevan ! je ne m'étais donc pas trompée ! l'inquisition le hait, et il craint de me compromettre en venant chez moi. Ce voyage, qu'il m'a dit être indispensable, n'était qu'un prétexte pour s'éloigner d'ici pendant quelques jours ; et cependant il ne peut vivre sans me voir ; il me conjure de me rendre ce soir au pied de la Giralda, où il doit m'attendre ; il mourra si je refuse...

Oh ! oui, il mourrait sans moi, et je mourrais aussi sans lui, ajouta-t-elle en essuyant une larme ; notre amour n'est pas de ceux-là que l'absence peut éteindre.

O mon Dieu ! poursuivit-elle, en quel temps malheureux vivons-nous, où il faut contraindre les plus doux sentiments de la nature ! Lois divines du Christ, qu'êtes-vous devenues ? Siècle des apôtres, où deux époux chrétiens s'aimaient librement en Dieu, vivaient l'un pour l'autre et mouraient ensemble, est-ce donc toi qui as enfanté ce siècle de fer, où l'on ne peut même pas aimer Dieu à sa manière ? où les prêtres ne sont plus nos consolateurs, mais nos bourreaux ? où l'arbre de vie est devenu un arbre de mort, qui étend ses rameaux funèbres sur le monde !

O Estevan ! où fuir avec toi sur une terre amie où cette lèpre n'ait pas encore pénétré !

Et, dans un accès de désespoir insensé, la malheureuse enfant se tordit les mains, s'élança vers le christ d'ivoire qui surmontait son prie-Dieu, et, le serrant avec force contre sa poitrine, elle murmura d'une voix brisée :

Toi qui as tant souffert, mon Dieu ! apprends-moi à souffrir !

Aussitôt, par une réaction soudaine, des sanglots déchirants se firent jour à travers sa gorge desséchée, et elle couvrit de larmes amères l'image de celui qu'elle venait d'invoquer.

En cet instant, on poussa légèrement la porte de sa cellule ; la triste Dolores, se relevant droite et épouvantée, recula jusqu'à la fenêtre de sa chambre devant le grand inquisiteur lui-même, qui s'avancait lentement vers elle, revêtu de sa longue tunique.

Dolores n'eut pas même la force de jeter un cri.

— Je trouble vos prières, mon enfant ? dit Pierre Arbues d'un ton doux et tendre.

— Monseigneur, dit-elle d'une voix entrecoupée, pourquoi donc entrez-vous ainsi de nuit chez moi ? La chambre d'une jeune fille ne doit-elle pas être sacrée ?

— Le grand inquisiteur a tout pouvoir de dispenses, répliqua le dominicain et vous ne faites point un péché en me recevant chez vous.

— Monseigneur, répliqua Dolores rouge de fierté et d'indignation, je ne comprends pas ces misérables arguties, qui limitent ainsi au gré de ceux qui

¹ On sait que, vers cette même époque, Charles-Quint établissait l'inquisition espagnole dans les Pays-Bas, sous le nom de tribunal spirituel ; plus tard, sous Philippe II, ce tribunal fit périr plus de dix-huit cents personnes dans l'espace de trois années (Meiner, Histoire de la Réformation). L'Amérique et toutes les possessions espagnoles d'outre-mer et de l'Italie étaient aussi sous le joug de l'inquisition espagnole.

les emploient les lois immuables de la conscience ; qui rendent licite aux uns ce qui est un crime pour les autres : la vertu est une, ses lois doivent être invariables et éternelles. Vous êtes un homme, monseigneur, et un homme ne doit pas entrer la nuit dans la chambre d'une femme, à moins d'être son mari.

— Dolores, fit l'inquisiteur d'une voix sévère, oubliez-vous que le Christ a dit à ses apôtres : « Ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » Qu'il nous a donné tout pouvoir sur les âmes et sur les corps ?

— O monseigneur ! ne défigurez pas ainsi les paroles de l'Évangile ; le texte en est si clair et si pur, qu'à moins de mauvaise volonté, il n'y a qu'une seule manière de le comprendre, qui est la même pour tous, monseigneur ; pour vous, ministre du Dieu vivant comme pour nous, vos humbles disciples.



Parle, frère !

— La lettre tue, et l'esprit vivifie, répliqua l'inquisiteur ; et tu es bien imprudente, jeune fille, d'oser ainsi parler devant moi. Les livres saints sont un code sacré, une charte divine, dont à nous seuls est confiée l'interprétation ; à vous l'accomplissement passif. Malheur à ceux qui, interprétant seuls et sans notre secours, veulent hors de nous chercher la lumière ! Malheur à ces insensés qui, marchant sans l'appui des représentants de Jésus-Christ, tombent dans l'erreur et dans l'hérésie.

— Il n'y a point d'hérésie à suivre l'Évangile, monseigneur !

— Si tu avais parlé ainsi devant un autre que le grand inquisiteur de Séville, dit Pierre Arbues avec un regard terrible, la journée de demain ne te retrouverait pas dans la maison de ton père, et l'inquisition !...

— Je n'ai rien fait contre l'inquisition, interrompit la fiancée d'Estevan d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre assurée ; cependant une invincible terreur la faisait trembler malgré elle.

Pierre Arbues s'en aperçut et se rapprocha de la jeune fille, qui ne pouvait plus faire un pas en arrière : ses pieds touchaient le mur de la fenêtre.

— Dolores, dit-il, tu ne sais donc pas que je suis ton ami ?

— O monseigneur ! alors retirez-vous, et n'abusez pas de votre autorité pour violer ainsi ma demeure. Sortez, monseigneur, sortez, je vous le demande à genoux !

Pierre Arbues, absorbé dans la contemplation d'une beauté si merveilleuse, semblait ne pas entendre sa prière ; Dolores était là devant lui, ses longs cheveux épars, vêtue d'une robe noire, dont la large échancrure, selon la mode du temps, découpait d'une manière admirable le galbe riche et pur de ses épaules de marbre. Sa taille élevée semblait plus haute et plus fière encore, et l'éclat de ses grands yeux noirs où toute la vie semblait s'être réfugiée, prêtait un nouveau charme à l'éblouissante pâleur de son visage.

— O enfant ! s'écria le prêtre, enfant, que tu es belle, et qu'Estevan est heureux !

— Monseigneur ! fit Dolores épouvantée de la cynique expression des regards du dominicain ; monseigneur, est-ce que je rêve ? N'êtes-vous plus le grand inquisiteur de Séville, le prêtre du Seigneur, le gardien de la vertu des autres ?

— Non ! s'écria le moine emporté par la passion fougueuse qui le dévorait, il n'y a plus ici de grand inquisiteur, il n'y a plus de prêtre, il n'y a que Pierre Arbues qui t'aime, Pierre Arbues qui meurt de désespoir et d'amour.

Un cri rauque et inarticulé sortit de la poitrine de la jeune fille, et tout son corps devint froid comme un bloc de pierre.

L'inquisiteur était à ses genoux ; la violence de sa passion brutale rendait horrible en ce moment son visage, naturellement beau et régulier ; il cherchait à saisir la fille du gouverneur. Celle-ci, à force de terreur, se faisait si mince en se rapetissant contre le mur, qu'elle semblait échapper comme une ombre aux mains tremblantes du dominicain. Cependant, il touchait déjà le bord de sa robe ; Dolores, incapable de faire un mouvement, se tenait raide et comme pétrifiée devant l'étroite fenêtre.

Mais comme, dans la situation où le prêtre indigne l'avait surprise, elle avait gardé le christ d'ivoire serré contre sa poitrine ; au moment où l'inquisiteur, enhardi par sa terreur, lui jetait les bras autour de la taille, elle étendit vers lui l'image sainte par un mouvement énergique et spontané :

— Pierre Arbues, s'écria-t-elle, franchis cette barrière si tu l'oses ! Prêtre du Christ, oseras-tu braver ton maître ?

L'impudique dominicain baissa la tête et se recula en arrière : il eut peur !... ce prêtre fanatique pouvait bien violer, dénaturer la loi de Dieu, mais non pas profaner une image.

Il se releva lentement, jeta sur la jeune fille un regard plein de haine, et sortit sans se retourner.

Dolores pressa de nouveau l'image protectrice contre sa poitrine :

— O toi qui m'as sauvée, s'écria-t-elle, merci !...

La voix lugubre du sereno¹ cria onze heures et demie. Quoique brisée,

¹ Crieur de nuit.

L'amante d'Estevan releva ses cheveux sous un grand peigne d'écaille, s'enveloppa d'une longue cape brune, descendit lentement les degrés de pierre qui conduisaient à la porte extérieure de la maison, et s'achemina vers la Giralda.

Comme elle passait le seuil de sa demeure, une ombre vague sortit d'une arcade, grandit peu à peu sur le mur de face, faiblement éclairé par la clarté d'un pâle reverbère, et profila distinctement la silhouette d'un homme enveloppé d'un manteau. Dolores tressaillit; mais elle poursuivit sa marche sans s'arrêter.

— Bien ! dit l'inquisiteur, car c'était lui; elle est sortie, Enriquez fera le reste !

IV

LA GIRALDA

La petite troupe qui, sous la conduite de Coco, était sortie de l'aire de la Garduna, suivit en silence le chef provisoire qu'on venait de lui donner. Les guapos, en avant aux deux côtés de Coco, les chivatos derrière, se glissant le long des maisons dans ces rues noires et tortueuses, et ne parlant non plus que si tous ces hommes eussent été muets de naissance.

En France, nous ne savons rien faire qu'à grand bruit; mais, en Espagne, c'est bien autre chose vraiment. L'Espagnol agit sans parler, sans démonstrations extérieures; sa physionomie ne trahit rien; vous aurez beau frapper sur la statue, elle ne rendra qu'un son mat, et vous ne devinerez jamais quelles sensations orageuses enferme cette poitrine de marbre.

Culevrina suivait à quelques pas, alarmée de la mission secrète qui avait été donnée à Manolina, inquiète pour cet homme rude qu'elle aimait, et peut-être aussi poussée par cet instinct des femmes qui les attire irrésistiblement là où il y a douleur à soulager ou danger à prévenir.

Coco et sa troupe marchèrent ainsi jusqu'au pont de Triana, traversèrent encore quelques rues étroites et obscures, et arrivèrent enfin près de la cathédrale, sur la place de l'Esplanade. Il faisait très sombre en cet endroit-là: toutes les lumières étaient déjà éteintes dans les maisons autour de la place.

Au ciel bleu brillaient, il est vrai, de scintillantes étoiles; mais ces astres radieux, trop éloignés de nous, roulaient paisiblement dans l'espace, dédaigneux de laisser arriver jusque sur la terre leurs étincelantes clartés qu'ils prêtaient, sans doute, à des créatures plus heureuses que celles de notre triste planète.

Arrivé devant la cathédrale, Coco fit blottir les deux guapos dans un enfoncement formé par deux énormes piliers; puis, il dit quelques mots à voix

basse aux chivatos, qui allèrent immédiatement se poster aux quatre angles de l'Esplanade, où ils se couchèrent à plat ventre, l'oreille collée au sol pour ne pas perdre le plus léger bruit.

Après avoir ainsi disposé sa troupe, Coco se dirigea vers le portique de la cathédrale, et choisit à son tour un abri sous cette haute masse de pierres.

La serena, craignant d'être aperçue, prit alors le bord des maisons tout autour de l'Esplanade, marchant d'un pas si léger qu'on eût dit qu'elle était portée sur des ailes invisibles; puis, se glissant entre les arbres, elle s'arrêta enfin sous un énorme oranger près de la fontaine.

Au faible bruit qu'avait fait la serena, un léger cri-cri imitant celui du grillon¹ se fit entendre à l'un des angles de la place; mais, tout étant rentré aussitôt dans le plus profond silence, Coco comprit que c'était la une fausse alarme, et personne ne bougea.

A ce moment, le sereno² traversa l'Esplanade, et, s'arrêtant près de la fontaine, cria minuit de sa voix rauque et monotone.

La serena tressaillit...

Minuit! c'était l'heure des crimes; l'heure où la malheureuse avait été le témoin ou l'acteur de tant de drames sanglants; l'heure où revenaient pour elle les ombres de ceux qu'elle avait vus mourir!

Elle eut peur!...

Le sereno passa. — Et on n'entendit plus que l'imperceptible bruissement des feuilles doucement agitées par la brise.

La serena s'agenouilla et se mit à prier.

Mais bientôt un pas rapide et léger cria sur le sable dans la direction de la Giralda. L'un des chivatos poussa un cri-cri plus aigu que le premier, qui fut aussitôt répété par les trois autres.

Coco, Manolina et Cuerpo de Hierro mirent la main sur leur poignard.

La serena se releva et tendit le cou en avant, cherchant à découvrir de quel côté venait le danger.

En ce moment, Dolores traversait l'Esplanade.

Arrivée au pied de la Giralda, elle regarda de tous côtés, et, n'apercevant personne, elle se mit à appeler à voix basse :

— Estevan! Estevan!...

¹ Les chivatos, ou apprentis de la Garduna, servaient principalement à faire le guet pendant toutes les opérations des gardunos. En cas de danger ou d'alarme ils imitaient, à s'y méprendre, le cri d'un animal ou le chant d'un oiseau. La nuit, c'était le cri-cri du grillon, le cri du hibou ou de la chouette, le coassement des grenouilles ou le miaulement du chat, suivant la saison ou la consigne qu'ils avaient reçue. Le jour, c'étaient les aboiements du chien ou le cri de quelque un des animaux qui partagent la vie et les habitudes de l'homme.

² Le sereno est le garde de nuit. Dans toutes les grandes villes d'Espagne, des hommes chargés de veiller à la sûreté publique et de donner l'alarme en cas d'incendie, se promènent chacun dans son quartier, armés d'une lance appelée *chuzo*, d'une lanterne et d'un sifflet de cuivre. La lance leur sert à se défendre et même à attaquer au besoin; la lanterne à les éclairer et à fournir de la lumière aux *rondas* (patrouilles bourgeoises) en cas de nécessité, et le sifflet à s'appeler les uns les autres en cas d'attaque contre quelque malfaiteur. Les serenos sont tenus de crier l'heure toutes les cinq minutes, pour constater qu'ils veillent. L'utile institution des serenos remonte au quinzième siècle. Ce fut Isabelle de Castille qui les créa en 1495 à Grenade, pour veiller sur les Maures de la cité, qu'on craignait toujours de voir se révolter. Les serenos existent encore dans la plupart des grandes villes d'Espagne. Il serait à désirer que la police de Paris, qui a la prétention de bien veiller à la sécurité publique, mit quelque chose de semblable aux environs des ponts et aux abords du canal où, faute de lumière et d'agents de police, la vigilance des serenos parviendrait peut-être à diminuer le nombre des cadavres que l'on voit journellement exposés à la Morgue.

Personne ne lui répondit...

Mais, au même instant, une jeune femme sortit de la tour et se jeta toute effarée aux pieds de la fille du gouverneur.

— Qui êtes-vous ? que me voulez-vous ? lui demanda Dolores.

— Fuyez ! fuyez ! s'écria la Chapa, car c'était elle ; fuyez, senora : vous êtes trahie, je vous ai trompée...

— Mais, où est Estevan ? demanda la jeune fille reconnaissant à la voix celle qui lui avait porté la lettre supposée de son fiancé.

— Je n'en sais rien, répondit la Chapa anéantie ; je ne le connais pas...

— Vous ne le connaissez pas !... vous m'avez pourtant dit qu'il m'attendrait ici ce soir.



Je trouble vos prières, mon enfant ?

— Je vous ai trompée, répéta la Gitana éperdue ; on m'a dit *marche*, et il a allu *marcher*... Car moi, voyez-vous, je ne suis qu'un misérable instrument... Je dois obéir sous peine d'être brisée... Oh ! mais quand je vous ai vue si noble et si belle, j'ai juré de vous sauver, dussé-je y périr. Fuyez donc, senora, fuyez, je vous en conjure... bientôt il ne sera plus temps... ils vont venir.

Mais Dolores, éperdue, ne songeait pas à son propre danger ; elle n'était occupée que d'Estevan, poursuivi par l'inquisition, et l'incertitude où elle était la jetait dans d'inexprimables angoisses.

Tout à coup un roulement sourd, accompagné d'un léger piétinement, se fit entendre du côté du fleuve.

Le cri-cri des chivatos, retentissant et prolongé, vint redoubler l'attention des membres de la Garduna.

— Entendez-vous ? entendez-vous ? Ils viennent ! s'écria la Gitana épouvantée, en se relevant et cherchant à entraîner Dolores.

La fille du gouverneur la repoussa par un geste énergique et plein de mépris.

— Sois maudite, dit-elle, toi qui as menti !

A ces mots, la Chapa se réfugia de nouveau dans la Giralda ; Dolores, à demi folle de désespoir et de terreur, se mit à courir vers l'Esplanade.

A peine avait-elle fait quelques pas, que quatre sbires, partis des quatre angles de la place, la saisirent et l'enlevèrent dans leurs bras robustes sans qu'elle fit la moindre résistance ni qu'elle eût la force de crier.



Elle étendit vers lui l'image sainte.



Après s'être emparés de leur proie, les sbires s'acheminèrent vers le Guadalquivir, où les attendaient Enriquez et Frazco à côté de la voiture inquisitoriale. Cette voiture, spécialement affectée aux expéditions nocturnes, était une espèce de carrosse dont les quatre roues, enveloppées de cuir souple et épais, ne produisaient aucun bruit en roulant sur le pavé. Les mules qui le traînaient étaient chaussées du *brodequin de nuit* ¹.

¹ Le *brodequin de nuit* était une chaussure de cuir de buffle en forme de brodequin que l'on adaptait, par des boucles et des courroies, aux pieds des mules qui traînaient les voitures employées aux arrestations nocturnes de l'inquisition. La semelle de ce brodequin consistait en une épaisse couche d'étoupe cousue entre deux cuirs. Ainsi chaussée, les mulets eussent marché à quelques pas de vous sans qu'aucun bruit vous eût averti de leur approche. Ce brodequin, du

Au dernier signal des chivatos, Coco et les deux guapos étaient sortis de leur cachette, et, se glissant le long des murs de la cathédrale, ils avaient suivi la trace des ravisseurs.

La serena les suivait à pas de loup.

Les chivatos, rampant comme des couleuvres sur les pieds et sur les mains, avaient, pendant ce temps-là, pris les devants et s'étaient dirigés du côté de la voiture.

Enriquez et Frazco y veillaient; mais lorsqu'ils entendirent venir les sbires, ils s'avancèrent de quelques pas au-devant d'eux. Les chivatos, en vrais filous, profitèrent de cette distraction pour couper les traits de la voiture et enlever les mules qui semblaient avoir été chaussées tout exprès pour être volées.

C'était un butin comme un autre.

En véritables enfants de la Garduna, les chivatos avaient commencé par jeter prestement à l'eau le cocher, qui les gênait.

Tout cela avait été exécuté en moins de temps que nous n'en mettons à le décrire.

— La voilà, dit Enriquez à Frazco, lorsqu'ils furent près des sbires qui portaient dans leurs bras Dolores évanouie.

— C'est bon! répondit Frazco d'un ton bourru : tais-toi et dépêchons-nous.

— Oh! maintenant nous la tenons, reprit Enriquez d'un air de triomphe.

— Pas encore, fit Manofina en frappant le familier au bras gauche d'un vigoureux coup de poignard.

Enriquez, un peu surpris, chancela par l'effet de la douleur subite qu'il avait ressentie; mais, reprenant soudainement courage :

— A moi! cria-t-il aux sbires, dont deux, abandonnant aussitôt la fille du gouverneur à leurs camarades, accoururent au secours du familier.

Frazco n'avait pas attendu cela : au premier cri du blessé, il s'était élancé vers Manofina. De son côté, Enriquez, furieux et ne distinguant plus ses ennemis dans l'ombre, s'était retourné sur Cuerpo de Hierro et avait engagé avec lui une lutte acharnée.

Pendant ce temps-là, Coco s'était jeté à la poursuite des deux sbires qui, au bruit du combat, s'étaient enfuis à grands pas vers la voiture; mais, après y avoir déposé Dolores, ils se sauvèrent de toute la vitesse de leurs jambes sans attendre l'issue de la lutte qui venait de s'engager.

Coco, partagé entre le désir de garder la fille du gouverneur et celui de secourir ses frères, hésita pendant quelques instants; cependant, ses instincts guerroyeurs prirent le dessus : il retourna vers le lieu du combat et arriva à temps pour délivrer Cuerpo de Hierro, qui, malgré son courage de lion et sa force athlétique, avait beaucoup de peine à tenir tête à la fois à trois adversaires, les deux sbires et Enriquez. Celui-ci, malgré sa blessure, se défendait en désespéré.

Le génie infernal de l'inquisiteur Deza, existait encore à l'arsenal inquisitorial de Malaga en 1820, lorsque les portes du saint office furent brisées et les prisonniers délivrés aux cris de vive la liberté. A cette même époque, l'infortuné général Torrijos qui fut fusillé lâchement quelques années après par les ordres de Ferdinand VII, le général Torrijos, délivré des cachots de l'inquisition où il était enfermé depuis deux ans, s'empara d'un de ces brodequins. Deux autres furent pris par un Anglais, Thomson Wilkins, esquire, qui les conservait encore en 1830, à Londres, Paddington-place, où il les montrait à tous ses amis. On voit que ce tribunal, qui se prétendait le défenseur de la religion d'un Dieu de paix, savait prendre ses précautions pour que les hérétiques ne lui échappassent pas. On n'est pas plus zélé que cela.

DE L'INQUISITION

L'arrivée de l'alguazil changea la face des choses.

Tout en combattant, les agents de l'inquisition cherchaient à gagner le pont où se trouvait la voiture. De leur côté, les gardunos redoublaient d'efforts pour les y pousser, sûrs qu'une fois arrivés là ils auraient bon marché d'eux. En effet, les sbires avaient à peine mis le pied sur le pont de Triana, que les deux gardunos les avaient mortellement frappés et jetés à l'eau. Enriquez, déjà épuisé, était tombé à quelques pas. Cuerpo de Hierro revint à lui, et, le croyant mort, il l'enleva dans ses bras à la hauteur du parapet et le lança dans la rivière.

Coco était retourné vers la voiture, comptant bien que Manofina, seul à seul avec Frazco, n'aurait pas de peine à se débarrasser de lui; il se trompait cependant. Frazco, se voyant seul contre le guapo et comprenant qu'il avait mauvais jeu avec ce farouche garduno, lui avait jeté autour du cou un de ces lacets de soie appelé *el nudo escurridizo* ¹.

C'en était fait de Manofina, dont le courage et l'adresse devenaient inutiles. Étouffé par le cordon assassin, il perdait peu à peu la respiration et les forces. Le poignard s'échappa de sa main tremblante, ses yeux, rouges et gonflés, se voilèrent d'un nuage, et déjà Frazco levait la main sur lui pour l'achever, lorsque atteint lui-même au cœur par une lame acérée, il tomba raide mort sur la place.

La Culevrina l'avait frappé de sa petite lame andalouse.

La jeune femme s'empressa de dénouer le cordon qui serrait encore la gorge de Manofina. Malgré ce supplice atroce, le guapo était resté debout.

— Bravo! Culevrina, dit-il en serrant vivement la main de la serena : tu es une brave et courageuse fille, et le maître te récompensera.

— Non, pas cela; c'est de toi seul que je veux ma récompense.

— De moi! fit le guapo surpris; parle, que veux-tu? Par la Vierge des Douleurs, je jure de t'accorder ce que tu me demanderas.

— Manofina, dit-elle en se suspendant à son bras par un gracieux mouvement de calinerie féminine, je te demande la grâce de don Estevan de Vargas.

— Culevrina! fit le guapo d'un ton chagrin, tu me demandes là une chose impossible..... Que t'importe la mort de ce jeune cavalier? ajouta-t-il d'un air ombrageux.

— Il ne faut pas *obscurcir* ceux qui s'aiment bien, répondit la serena, et la fille du gouverneur mourrait de douleur si on lui enlevait son fiancé, comme je serais morte ce soir si on t'avait tué, Manofina mia!

— Je ne peux pas promettre cela, répondit le guapo, attendri à la fois et embarrassé; car il ne voulait pas trahir ce qu'il appelait son devoir, et il s'affligeait à la pensée de déplaire à celle qu'il aimait.

La serena baissa la tête et se prit à pleurer.

— Ne pleure pas ainsi, *alma mia*, dit le guapo en la serrant avec tendresse contre sa poitrine : nous verrons ce que nous pouvons faire.

¹ Les Espagnols, les Andalous surtout, sont d'une adresse prodigieuse à manier cette arme meurtrière. Les familiers du saint office, principalement les sbires, ne sortaient jamais pour une expédition sans avoir dans leur poche *el nudo escurridizo*, le nœud coulant. Ce lacet de soie leur servait rarement à étrangler un ennemi qui résistait. Qui eût osé résister à l'inquisition! *El nudo escurridizo* était principalement employé à étrangler les chiens qui, en aboyant, pouvaient donner l'alarme, — et, au besoin, pour étouffer les cris des prisonniers en attendant qu'on eût pu leur mettre un baïllon. On voit combien la cruauté de l'inquisition était froidement et habilement calculée.

Pendant ce temps, Coco et Cuerdo de Hierro avaient retiré de la voiture Dolores toujours évanouie.

— Que ferons-nous de cettesenorita? demanda Manofina en se rapprochant de Coco.

— Suivez-nous et veillez au grain, répondit l'alguazil.

Et prenant les devants avec Cuerdo de Hierro, Coco s'achemina vers la maison de l'apôtre, située sur l'autre rive du Guadalquivir.

Manofina et la serena les suivirent à distance, prêts à les défendre contre de nouvelles embûches de l'inquisition.

UNE COLLATION DE MOINES

Le palais du grand inquisiteur, Pierre Arbues, était un immense et somptueux édifice mauresque, habité jadis par le roi de Séville. En traversant de magnifiques jardins plantés des plus belles fleurs et des arbres les plus rares, on arrivait à un pavillon isolé qui servait autrefois de salle de bains. Le voluptueux Arbues lui avait donné une tout autre destination.

Ce pavillon, éloigné du corps de logis principal, et comme perdu dans un massif de feuillage, était le lieu ordinaire des joyeuses réunions du grand inquisiteur et de ses favoris. Evêques et moines, gens dissolus s'il en fut, exhalaient avec emportement dans leurs nuits d'orgie l'ardeur brutale qui les dévorait; jetant au loin, comme un vêtement trop lourd, la contrainte de la crose ou du froc, et lâchant la bride à l'esprit de débauche qui s'épuisait alors en sales fantaisies, en licencieuses paroles, en incroyables défis, en fanteries gigantesques, qui dépassaient tout ce que l'imagination d'un laïque en pourrait concevoir.

Ces moines réservaient pour leurs scènes nocturnes tout ce que la contrainte habituelle de leur vie imprimait de force à leurs facultés morales. C'était un torrent grossi de tous les obstacles qui s'étaient rencontrés sur son passage, de toutes les immondices que son courant impétueux avait entraînés avec lui; — et là aussi, faute d'autre aliment à la lave dévorante de leur imagination, ils élaboraient les lois monstrueuses de l'inquisition : code barbare auquel chaque règne d'inquisiteur ajoutait quelques articles plus féroces; monstre hideux, né d'enfantements adultères, qui, ainsi que les fils d'Antée, cherchait à détrôner le ciel.

Ces hommes avaient un si grand besoin d'émotions dévorantes, qu'ils ne trouvaient que dans le sang et les bûchers un apaisement à leur insatiable désir de sensations. Le démon s'était fait chair en eux, et on serait tenté de

croire qu'après l'incarnation d'un Dieu sous la figure du Christ, est venue l'incarnation de tous les esprits infernaux dans la personne des inquisiteurs.

Quelques-uns, nous dira-t-on, furent de bonne foi dans leur fanatisme. Qu'on lise l'histoire de l'inquisition et qu'on nous réponde. Cette monstrueuse institution créée par la politique des papes, tolérée, protégée en Espagne par la politique des rois, n'a point menti à sa source impure, et les agents d'un pouvoir inique ont tous été iniques comme lui.

Il était minuit.

Dans le pavillon solitaire qui tenait au palais inquisitorial, au milieu d'une salle élégante, s'élevait une table somptueuse. Le plafond de cette salle était semé de délicates arabesques, ouvrage précieux des artistes maures. Sur les



Le pavillon isolé.

murs, des fresques brillantes représentaient des fruits et des fleurs de toute espèce, imitant la nature à la rendre jalouse, et encadraient des panneaux que le goût artistique des inquisiteurs avait ornés des scènes les plus voluptueuses de la mythologie paenne.

C'était Clytie, à demi-nue, couchée sur un lit de fleurs, ardente et énervée à la fois, tournant vers le soleil ses yeux brûlants d'aspirations amoureuses; Jupiter, cet immortel débauché, se jouant dans les ondes auprès de Leda, sous la forme d'un cygne, exprimant dans les attitudes les moins voilées l'ardeur de plaisirs qui le dévorait; c'était enfin Vénus, la grande prostituée, dans toutes les phases de sa vie amoureuse et libertine. Il aurait fallu être un saint pour rester calme en présence de toutes ces peintures licencieuses, destinées

à alimenter les passions sensuelles de messieurs les inquisiteurs. Une riche mosaïque de marbre formait le parquet de cette salle, et sur la table dressée au milieu, les fruits les plus rares, les mets les plus exquis, remplissaient de grands vases de cristal de roche et de porcelaine de la Chine.

Le Xérès, le Tintarrota, le doux vin de Malaga, la liqueur du bananier, récemment importée d'Amérique; tous ces vins brûlants, nés sous un ciel de feu, circulaient à flots parmi les convives, évêques nusqués et moines joyeux présidés par Son Éminence monseigneur le grand inquisiteur de Séville.

Une gaité folle et quelque peu mystique animait tous ces visages sombres et ardents. Les yeux de Pierre Arbues brillaient surtout d'un feu inaccoutumé : les angoisses du désir et de l'incertitude mêlaient leur âcreté mordante à la légère ivresse du grand inquisiteur. Les têtes étaient exaltées; cependant, la raison les gouvernait encore, les rangs n'étaient point intervertis; chacun se tenait à sa place, et une teinte de prudence monacale voilait encore la liberté des discours.

Monseigneur Arbues se lassa le premier de cette contrainte.

— Savez-vous, mes pères, s'écria-t-il d'une voix légèrement avinée, que le portier du ciel forge sans cesse de nouvelles clés pour garder plus sûrement les avenues de ce beau royaume, et augmenter pour nous les joies de la terre! Voilà l'inquisition établie en Portugal, et il n'y aura bientôt plus un petit coin du globe où ne s'étende notre domination.

— Tant mieux, fit l'archevêque de Tolède; l'inquisition est un moulin où le mauvais grain qu'on écrase se change pour nous en beaux doublons d'Espagne.

— Et les doublons en joies célestes, en festins délicieux, dit un moine dominicain à la face luxurieuse et aux yeux enflammés.



— Pauvres gens! fit Pierre Arbues en se penchant à l'oreille du novice, dont la pâleur profonde contrastait avec la gaieté de ses manières; pauvres gens! ils sont plus ivres de vanité que des vins que je leur prodigue.

— Aussi Votre Éminence est leur maître à tous, monseigneur, dit tout bas le novice; vous savez conserver votre raison au milieu de l'orgie, et faire de sang-froid tout ce dont ils se vantent dans l'ivresse.

Le tumulte des voix couvrait cette conversation à voix basse

— Enriquez ne vient pas, dit l'inquisiteur avec inquiétude; tu ne l'as donc pas rencontré au pont de Triana, José?

— Non, répondit le jeune moine, j'ai jugé plus prudent de le laisser aller seul; mais soyez tranquille, monseigneur Enriquez est fidèle.



En ce moment, une lourde portière de soie s'ouvrit au fond de la salle, et un familier s'approcha du grand inquisiteur.

— Monseigneur, dit-il, Enriquez demande à être introduit près de Votre Éminence.

Un sourire de triomphe éclaira le visage de Pierre Arbues.

— Messeigneurs, le diable vous a servis à plaisir; vous allez voir la fille du gouverneur. Puis, se tournant vers le familier: Enriquez peut entrer, dit-il. Le familier disparut.

Tous les yeux se dirigèrent vers l'entrée de la salle du festin.

— Monseigneur, poursuivit Arbues en se tournant vers l'archevêque de Tolède, je vous demande cent jours d'indulgences pour ce bon Enriquez, qui nous amène la fille du gouverneur; c'est le meilleur serviteur de la très sainte inquisition.

Comme Arbues achevait ces mots, la portière se souleva de nouveau, et le bon Enriquez, pâle, saignant, trempé d'eau, entra, mais seul, et pouvant à peine se soutenir.



Enriquez, pâle, saignant... entra.

— Qu'est cela? fit l'inquisiteur surpris.

— Monseigneur, répondit le familier d'une voix affaiblie, tous nos sbires ont été tués, la fille du gouverneur nous a été enlevée, et je me suis à grand-peine sauvé à la nage pour venir vous rendre compte de ma mission.

Tout le monde fit cercle autour d'Enriquez, qui raconta alors, d'une voix faible, les événements de la soirée.

Pendant ce récit, les yeux du grand inquisiteur étincelaient de colère.

— Vous avez donc tous été également lâches? dit-il enfin avec un effroyable sarcasme.

— Nous avons tous fait ce que nous avons pu pour exécuter les volontés de Votre Éminence, répliqua timidement Enriquez.

— Et Frazco? fit Pierre Arbues.

— Mort! monseigneur; mort comme les autres, répondit le familier, qui ignorait la fuite des deux premiers sbires.

— Tu es un misérable! s'écria l'inquisiteur d'une voix terrible. Sors de ma présence et ne reparais jamais devant moi.

Enriquez, affaibli par la perte de son sang, par son bain improvisé dans le Guadalquivir, par les émotions de la soirée; Enriquez ne résista point à ce dernier coup; il faiblit sur ses jambes, et tomba privé de sentiment.

Pierre Arbues sonna, deux domestiques parurent.

— Qu'on emporte cet homme! dit-il avec indifférence.

Puis, se tournant vers ses convives:

— A table, messeigneurs! et terminons la nuit ainsi que nous l'avons commencée.

Les moines et les évêques reprirent leurs places, et les liqueurs enivrantes circulèrent de nouveau.

Pierre Arbues avait la rage au cœur, et il l'exhalait en joie folle, en paroles vives et mordantes.

José, son favori, le regardait avec une imperturbable attention: le novice était plus pâle encore que d'habitude, et son œil noir et flamboyant étincelait d'une sombre ironie.

— José, dit Arbues en se penchant à l'oreille de son favori, voilà une soirée qui coûtera cher au gouverneur de Séville.

Une pensée, pleine de joie amère, traversa le front du novice; mais elle resta intraduisible pour l'inquisiteur.

L'orgie se prolongea jusqu'au matin.



LA MAISON DE L'HÉRÉTIQUE

La demeure de l'apôtre était une chartreuse isolée, au milieu d'un jardin rustique baigné par les flots du Guadalquivir. L'apôtre était un de ces moines prêcheurs et confesseurs qui, bien que suivant librement la règle de l'ordre qu'ils avaient embrassé, n'appartenaient à aucune corporation religieuse.

Ce moine était le même que nous avons déjà vu à la taverne de la Chapa. Il avait choisi cette humble retraite, où il venait se délasser de ses travaux apostoliques, et qui, par son éloignement de la ville et sa proximité du fleuve, avait maintes fois servi de refuge aux victimes de l'inquisition.

C'était le lendemain du jour où tant d'événements avaient eu lieu dans la même soirée.

Dolores était seule dans la chambre qui lui servait d'asile. La nuit commençait à tomber, et, voilant les objets d'une teinte pâle, donnait au fleuve l'aspect d'un large ruban de moire.

Malgré l'apreté de la bise qui soufflait au dehors, Dolores ouvrit sa fenêtre, et de sa main blanche écartant les longs cheveux qui voilaient son visage, elle offrit son front nu et brûlant à ce souffle âpre et glacé.

Un sombre désespoir oppressait son âme; ses yeux étaient gonflés de larmes, et des veines bleuâtres sillonnaient ce visage de marbre.

Vainement, dans la douleur profonde qui la dévorait, avait-elle eu recours aux consolations de la prière; l'ange qui emporte aux pieds de Dieu l'expression brûlante de nos maux, et nous rapporte en échange les larmes qui consolent, avait vainement secoué ses ailes sur le front de Dolores: la plaie mortelle de son âme n'avait pu être soulagée. Cette jeune fille au cœur fort, à la raison droite et sévère, dont toute la foi reposait sur les principes les plus purs de la morale évangélique; cette naïve enthousiaste qui voulait retrouver Dieu dans le prêtre; car le prêtre, pour elle, n'était point un homme, mais un être transformé; cette amante exaltée de toute perfection idéale, poète dans l'amour et dans la religion, n'avait pu sans une horreur profonde entrevoir l'abîme de luxure et d'hypocrisie où se plongeaient, au nom du Christ, ceux qui se disaient ses ministres.

Le doute, cette plaie rongearite presque inguérissable, qui souvent ne s'arrête qu'après avoir tout dévasté, le doute avait effleuré l'âme de Dolores, et gonflé son cœur de ce poison mortel dont l'atteinte brûle et dévore.

— Quoi! se disait-elle avec amertume, voilà donc les représentants du Sauveur! voilà les dépositaires de la loi! Oh! si Jésus a autrefois chassé les vendeurs du temple, n'en peut-il aujourd'hui bannir les prêtres inquisiteurs? La flamme des bûchers qu'ils allument ne se tournera-t-elle pas contre eux-mêmes pour les dévorer?

Une colère ardente et sainte grondait au cœur de la jeune fille; elle regardait en haut ce ciel si calme qui n'était point ému des angoisses de la terre; et, songeant à son impuissance et au terrible pouvoir de l'inquisition, elle se

demandait avec terreur si Dieu prenait en souci ses créatures. Elle en était venue à formuler ses doutes, et de là à l'incrédulité il n'y a qu'un pas.

Au reste, et il faut le remarquer, cette époque de terreurs et de persécutions fut la plus féconde en sectes diverses et absurdes. Chacun voulait se créer une foi à sa guise, ne pouvant se contenter de cette foi barbare cruellement imposée par la torture et les flammes. En effet, la seule chose à laquelle pouvait faire croire l'inquisition était l'enfer, qu'elle avait transporté sur la terre.

— Jésus! Jésus! disait la pauvre désespérée, toi qui n'as su qu'aimer et bénir, pourquoi souffres-tu les crimes de ces bourreaux?

— Pour purifier les bons, dit auprès d'elle une voix douce et grave.

Et, tournant la tête du côté d'où partait la voix, Dolores crut entrevoir la figure de Jésus-Christ lui-même, tant il y avait de mansuétude et de force dans cette tête qui rayonnait comme sous une auréole.

C'était celle de l'apôtre.

— O mon père! s'écria la jeune fille en tombant à genoux devant lui, mon père, soutenez-moi, car je chancelle, et mon âme épouvantée ne peut plus croire qu'au mal. Le démon ne s'est-il point fait maître de ce monde pour en chasser le vrai Dieu?

— Enfant! dit l'apôtre en posant sa main sur le front brûlant de la jeune fille, comme eût fait Jésus lui-même, depuis quand la force peut-elle être terrassée par la faiblesse? n'est-ce pas le Mal qui est faible et le Bien qui est fort?

— Non, répondit-elle d'une voix altérée, c'est le Mal qui est fort; car ce sont les méchants qui oppriment et les bons qui souffrent.

— Le Christ aussi a souffert, et il était fort, car il était Dieu! Es-tu donc chrétienne pour renier le Christ?

— O mon père! pardonnez, dit la jeune philosophe; je n'ai pas la force des martyrs, et le bonheur me semble un droit de l'homme.

— Le bonheur! il est là, fit l'apôtre en posant la main sur son cœur.

— Non! s'écria la jeune fille avec désespoir; car cet asile même n'est pas inviolable pour les inquisiteurs.

— Peuvent-ils en comprimer les pulsations ou en accélérer les mouvements? répliqua l'apôtre; peuvent-ils en bannir une image chérie, ou en chasser la foi de tes pères? Ne sens-tu pas en toi cette force surhumaine de l'âme qui te dit: « Marche, ne crains rien, aime et crois; on peut briser le corps, mais ce qui aime en nous est impérissable, mais le souffle éternel ne meurt pas! »

— Oh! merci, merci, fit Dolores en baisant les mains de l'homme de Dieu qu'elle couvrait de ses larmes; merci à vous qui consolez, à vous qui ressemblez à Dieu.

L'apôtre dégagea ses mains de l'étreinte qui les pressait; sa douce humilité ne pouvait accepter ce témoignage de déférence, je dirai presque d'adoration, que les moines d'Espagne recevaient, non comme un hommage, mais comme un tribut.

— Oh! poursuivit Dolores qui comprit sa pensée, vous êtes humble et fort, et vous croyez; je dois donc croire aussi, moi, faible femme persécutée.

— Oui, tu dois croire, ma fille, et souffrir sans murmurer; car tu es une âme choisie. Arme-toi donc de force et de constance, enfant; et si Dieu t'envoie d'autres épreuves, dis-lui comme cette grande victime qui mourut pour sa doctrine: « Que votre volonté s'accomplisse et non la mienne! »

— Oh! qui êtes-vous? demanda la jeune fille; qui êtes-vous, mon père, vous

qui rendez l'espoir et l'énergie au cœur? Votre nom, que je puisse le répéter dans mes prières!

— Je suis un humble serviteur de Dieu, et je me nomme *Jean*, répondit l'apôtre; quand tu te sentiras faible, jeune fille, invoque le nom du Christ et non pas le mien; car lui seul donne la force et la consolation. Mais il se fait tard, poursuivit-il, c'est l'heure de rentrer chez ton père. Viens, je serai ton guide; et si jamais tu souffres, si tu as besoin d'appui, rappelle-toi cette humble demeure; elle est toujours ouverte à ceux qui pleurent.

Dolores leva vers le ciel un regard ardent et résigné.

— Je vous suis, mon père, dit-elle.

Et regardant une dernière fois ce toit béni qui l'avait abritée, elle s'enveloppa de sa cape et sortit avec le moine.

Ils marchèrent longtemps côte à côte sans dire un seul mot. De vagues pressentiments agitaient l'âme de la jeune fille; ce front, naguère calme et pur, pliait sous le poids de l'orage qui en avait enlevé sa couronne de bonheur.

Les femmes les plus fortes d'âme et de principes ont toujours un côté faible au cœur; la puissance de souffrir qui est en elles rend quelquefois impuissantes tous les arguments de la raison et de la philosophie; elles ne savent pas comme l'homme se raidir contre les événements. Leur nature enthousiaste et fébrile, qui les rend si fortes par moments, leur refuse ce courage énergique qui souffre avec patience, qui sait attendre et repousser un choc continu; elles s'irritent, s'exaltent, et, dans l'âpreté de leurs souffrances, une seule chose les calme, les larmes; une seule les console, l'amour.

Ramenée à des sentiments plus doux par les paroles consolantes de l'apôtre, la fille du gouverneur versait d'abondantes larmes, et son amour pour Estevan se réveillait plus fort de toute l'intensité de sa douleur. Inquiète pour lui, elle franchissait rapidement l'espace, impatiente d'arriver auprès de son père, qui peut-être avait revu son fiancé. Mais, toujours poursuivie par sa terreur de l'inquisition, elle rêvait de fuir avec Estevan et son père sur une terre lointaine; dans cette Allemagne où la tolérance et la liberté régnaient déjà, où elle pourrait sans crainte suivre les inspirations de son cœur et de sa conscience. Puis, elle jetait un regard douloureux autour d'elle; elle admirait son beau ciel d'Espagne, si doux et si pur, et, involontairement, elle frissonnait à la crainte de le fuir; elle avait froid de la pensée d'un ciel sombre, d'un sol couvert de neige.

L'apôtre la laissa tout entière à ses douloureuses rêveries, plongé qu'il était sans doute lui-même dans de graves méditations.

On approchait de la demeure du gouverneur. La jeune fille poussa un cri de joie en reconnaissant la rue où s'élevait son palais.

Elle doubla le pas, en entraînant le moine qui la suivait.

— O mon père! s'écria-t-elle, je vais le revoir!

Dolores n'osa pas prononcer le nom d'Estevan.

Elle avance...

Mais pourquoi le réverbère qui, tous les soirs, brille sur la façade de son palais, n'a-t-il pas été allumé? La porte, ordinairement ouverte, résiste à ses efforts.

Elle frappe... rien!... Elle appelle par leurs noms ses serviteurs les plus chers... nulle voix ne répond à la sienne.

Un silence effrayant règne dans cette maison. — On dirait une de ces demeures où, durant une épidémie, tous les habitants sont morts sans secours

les uns après les autres, et qu'on n'a pas encore ouverte de peur de la contagion.

Dolores, éperdue, frissonnant d'une terreur croissante, frappe à coups redoublés de ses poings nus sur la porte insensible dont les clous de fer meurtrissent ses mains délicates.

— Mon père! mon père! s'écrie-t-elle d'une voix désolée...

Rien!...

L'apôtre a deviné la vérité; il se rapproche de la jeune fille, prêt à lui offrir des consolations; car il sent qu'elle en aura besoin.

Dolores regarde autour d'elle avec égarément. Au bruit qu'elle a fait, quelques portes se sont entrouvertes.



La maison
de l'hérétique.

— Mon père, qu'est devenu mon père? s'est écriée la malheureuse enfant. Mais personne ne lui a répondu.

— C'est la fille du gouverneur qui a été arrêté ce matin par ordre du grand inquisiteur, ont dit quelques voix; et les portes se sont refermées, et on s'est éloigné de la jeune fille comme si elle était pestiférée.

Mais Dolores a entendu ce mot *inquisiteur*, et elle a été éclairée d'une horrible lumière. Son père est dans les cachots de l'inquisition, et comme aux malheureux prévenus l'horrible tribunal ne laisse rien, la demeure du gouverneur est fermée, ses biens sont confisqués; il ne reste plus à sa malheureuse fille que l'aumône!... l'aumône qu'on refusera peut-être à la fille d'un hérétique.

Dolores ne pleure plus ; nulle plainte ne sort de sa bouche ; ses yeux sont devenus secs et brûlants ; un rire amer contracte ses lèvres décolorées.

Elle se rapproche du moine, le saisit d'une main crispée par la manche de son vêtement, comme si elle voulait s'attacher à lui, son dernier refuge ; puis, d'une voix brève et saccadée :

— Mon père, dit-elle, voici ma montagne des Oliviers, priez Dieu qu'il ait pitié de moi...

L'apôtre s'était attendu à une douleur moins résignée. Malgré sa profonde connaissance du cœur humain, il n'avait pas compris qu'un coup terrible et imprévu affaisse l'âme, et la plonge dans une atonie qui ne lui laisse que la force de souffrir. Frappée dans ce qu'elle avait de plus cher, frappée par l'inquisition, ce tourmenteur aussi impitoyable que l'enfer ; abattue sous cette terrible pensée que nul espoir n'existait plus pour elle, Dolores n'avait plus la force de se plaindre ; elle ne pouvait que dire comme Jésus, avec la certitude de n'être point exaucée : « Mon Dieu ! détournez de moi ce calice. »

L'apôtre ne lui parla pas ; en ce moment terrible, toute parole eût été impuissante. Il lui prit doucement le bras qu'il passa sous le sien, et la guidant à côté de lui comme un enfant timide, il reprit le chemin de sa demeure.

La jeune fille ne se retourna même pas pour jeter un dernier regard sur son palais ; elle baissa la tête sur sa poitrine et suivit sans rien dire son guide compatissant.

Ils avaient à peine fait quelques pas dans la rue que, dans l'obscurité, ils heurtèrent un homme qui, l'épée à la main, se défendait contre un autre dans une lutte acharnée.

Réveillée de sa léthargie, la fille du gouverneur poussa un cri aigu ; elle venait de reconnaître cet homme.

— Estevan !

— Dolores !

S'écrièrent-ils en même temps, tant est irrésistible cette puissance d'attraction, ce fluide invisible et magnétique qui circule autour de nous à la seule approche de l'objet aimé, que l'air qui vibre autour de lui nous le fait aussitôt reconnaître.

Dolores entraîna Estevan.

La lutte cessa un instant ; une jeune femme suspendue au bras de l'autre combattant, qui portait le grossier costume des enfants de la Garduna, semblait vouloir arracher le poignard de sa main, et par des supplications ardentes lui demander une grâce qu'il ne voulait pas accorder.

— Je ne puis ! te dis-je, s'écria tout à coup cet homme d'une voix vibrante et concentrée ; je ne puis, Culevrina ; j'ai promis de le tuer, il faut qu'il meure !

En disant ces mots, l'étrange groupe se trouva auprès de l'apôtre, qui s'était avancé de quelques pas, alarmé de cet incident.

La jeune femme le reconnut. Sans lâcher le bras de l'homme qu'elle retenait toujours serré d'une étreinte vigoureuse, malgré ses efforts pour se dégager, elle tomba aux pieds de l'apôtre :

— O mon père, dit-elle, empêchez Manofina de tuer ce jeune homme ! N'avons-nous pas assez de meurtres comme cela ?

— L'apôtre ! fit le bravo qui le reconnut aussi, et il courba humblement la tête devant l'homme de Dieu.

— Manofina, dit le moine qui connaissait tous ces hommes par leur nom, Manofina, qui donc t'a donné la mission de tuer ?

— La société de la Garduna, mon père, à laquelle j'appartiens corps et âme ; c'est mon métier de baptiser¹ et d'obscurcir², comme le vôtre de confesser et de prêcher. Laissez-moi donc faire ma besogne, et non pas éclipser³ l'argent qu'on me donne pour cela.

— Manofina, dit le moine, crois-tu en Jésus-Christ ?

Le bravo s'inclina à ce nom sacré.

— Sans doute, mon Révérend ; je suis bon catholique, c'est pour cela que je veux faire mon métier en conscience. La justice avant tout ; j'ai promis de tuer, il faut que je tue.

— « Celui qui frappe du glaive périra par le glaive, » poursuivit l'apôtre. — Manofina, en vérité je te le dis, le métier que tu fais est un métier de sang, et Jésus a horreur du sang, mon fils !

— Et si je renonce à ce métier, mon père, l'inquisition, que je ne voudrai plus servir, me fera brûler comme hérétique ou me forcera à sortir de l'Espagne, comme elle fait de tous ces pauvres Mauresques qui s'en vont de Séville par milliers. Alors, que deviendra cette femme qui est mienne, et que je fais vivre ?

— Qu'importe ! s'écria la serena attendrie par la douce parole de l'apôtre, il vaut mieux mourir que de vivre ainsi.

— Mais ma confrérie, fit le bravo, est-ce que je puis l'abandonner, moi ?

— Non, dit le moine, trop philosophe pour croire qu'on pouvait ainsi en un instant détacher cet homme rude des habitudes de toute sa vie. Non, tu ne quitteras pas la confrérie de la Garduna ; mais, comme une bonne action rachète plusieurs crimes, tu ne t'emploieras plus désormais qu'à sauver les victimes de l'inquisition.

— Mais je tromperai, dit le bravo, toujours épris de sa singulière probité, de sa fidélité chevaleresque aux statuts de son ordre.

— L'intention fait tout, répliqua le moine ; n'auras-tu pas l'intention de bien faire ? ne feras-tu pas du bien en effet ?

C'était à contre-cœur que l'apôtre, ce loyal et brave défenseur de l'Évangile, employait cette subtilité devenue depuis l'arme d'un ordre célèbre⁴, le moyen à l'aide duquel il a bouleversé le monde, et répandu partout le venin de l'hypocrisie : mais certes, si jamais la subtilité fut sainte et permise, c'était bien en ce moment, où l'homme de Dieu réunissait toutes ses forces persuasives pour éviter d'innombrables maux par son ascendant sur un seul homme.

Le bravo l'écoutait avec recueillement ; un doute l'obsédait encore.

— Et vous, mon père, dit-il enfin, m'absoudrez-vous de toutes les infidélités commises envers ma confrérie ? A ce prix, je ferai tout ce que voudra Votre Béatitude, car vous serez seul responsable du salut de mon âme, et elle ne peut être mieux qu'entre vos mains.

— Je te bénirai toutes les fois que tu sauveras une victime, et je t'absous de tous les meurtres que tu ne commettras pas. Va en paix, mon fils, et que Dieu te guide !

Le bravo tomba aux genoux de l'apôtre à côté de la serena, et leurs têtes s'inclinèrent ensemble sous ses deux mains réunies pour les bénir.

¹ Baptiser, blesser.

² Obscurcir, tuer.

³ Éclipser, voler.

⁴ Les jésuites.

— Il nous a fiancés, dit tout bas la serena en se relevant.

Et cette Bohémienne vagabonde, élevée comme l'oiseau des bois, sans autre guide que les instincts de sa sauvage nature, tressaillit d'une émotion chaste et religieuse; elle venait d'entrevoir le ciel dans l'amour, la consécration du plus pur sentiment de l'âme.

A quelques pas d'eux, Estevan et la fille du gouverneur confondaient leur douleur et leurs larmes; la joie de se retrouver avait au moins apporté ce soulagement à leur désespoir, qu'il ne brûlait plus leur sein sans pouvoir s'épancher au dehors. L'espérance, une espérance triste, fugitive et lointaine, l'espérance, qui jamais n'abandonne l'amour, leur souriait au milieu de leur ciel sombre



Qu'est devenu mon père ?

— Vois, dit la serena, dont l'instinct de femme avait tout deviné, vois, Manofina, combien nous serions malheureux, si, au lieu de retrouver son beau fiancé, cette pauvre senorita avait heurté son cadavre.

— Culevrina, fit le guapo, il me semble que la voix de l'apôtre m'a donné une seconde vie et que je ne suis plus le même homme que ce matin. Jésus! que j'ai de monde à sauver pour effacer tout le sang que j'ai versé! Je vois bien qu'il faudra quitter la société de la Garduna.

— L'apôtre a dit qu'une bonne action rachète plusieurs crimes, répondit la serena; sois donc tranquille, *mi alma*, et ne t'inquiètes pas du reste. Sa Révérence s'est chargée du soin de ton âme; et si nous quittons la Garduna, le bon Dieu, qui nourrit les animaux, nourrira bien deux pauvres créatures chrétiennes.

Le guapo et sa compagne s'éloignèrent.

Estevan et Dolores avaient tout oublié pour pleurer ensemble.

— Venez, mes enfants, dit l'apôtre; nous aviserons demain à choisir une retraite pour ma fille Dolores.

— Mon père, dit Estevan, il faudrait aviser, je crois, à fuir cette malheureuse terre d'Espagne, qui dévore ses enfants les plus purs.

— Fuir, quand mon père est captif! s'écria Dolores. Estevan! l'avez-vous pu penser?

— Mais vous vous perdrez sans fruit, dit le jeune homme; vous partirez seule, Dolores; vous irez m'attendre hors de l'Espagne, tandis que moi j'emploierai mon crédit et ma fortune pour sauver votre père.

— Sauver les vivants! dit le moine à voix basse, quand l'inquisition ne respecte pas même la cendre des morts!

— Taisez-vous, mon père, fit Estevan qui l'avait entendu; n'ôtions pas tout espoir à cette malheureuse enfant.

— Je ne quitterai l'Espagne qu'avec mon père, dit résolument la fille du gouverneur.

— Pauvre enfant! pensa l'apôtre ému; tu as, toi aussi, une de ces âmes faites d'abnégation qui conduisent toujours au calvaire.

— Ma fille, dit-il, demain je vous mènerai au couvent des Carmélites.

— Estevan, fit tout bas la jeune fille, prends garde! l'inquisition a les yeux sur toi.

On était arrivé devant la maison de l'apôtre. Dolores entra la première, Estevan s'arrêta en dehors, n'osant en franchir le seuil.

— Venez tous deux, mes enfants, dit le franciscain; nous passerons ensemble la nuit à prier; venez, car il faudra vous quitter demain.

Estevan les suivit en silence.

La porte se referma sur eux.

